

LETTRE DE L'AUTEUR *DU MONDE PRIMITIF,* A MESSIEURS SES SOUSCRIPTEURS.

MESSIEURS,

Au lieu d'un Volume que j'espérois vous donner cette année, vous ne recevrez qu'une Brochure : j'ose me flatter que vous y aurez quelque regret, mais que vous serez bien persuadés que je n'ai pu mieux faire ; & qu'au lieu de me blâmer, vous voudrez bien me plaindre, en apprenant par ce Pamphlet qu'aussitôt que j'eus fait paroître mon IXe Volume, ma santé se dérangea au point qu'à l'entrée du Printems dernier j'étois aux portes de la mort : j'espere aussi que vous apprendrez avec quelque plaisir qu'un célèbre Médecin m'a donné les forces nécessaires pour reprendre mes nombreux & pénibles travaux ; & que vous m'aurez quelqu'obligation de vous présenter ici mes idées relativement aux découvertes de cet homme célèbre, dont on a parlé diversement. J'aurois cru manquer à la reconnoissance que je vous dois, & être coupable envers l'humanité entiere, si j'avois gardé le silence à l'égard de celui auquel je dois l'avantage de pouvoir remplir mes engagemens envers vous : je l'ai pu d'autant moins, que la renommée a déja répandu en divers lieux ce que je dois au magnétisme animal, & que nombre de particuliers distingués, & même des Compagnies respectables se sont empressées à me demander tous les renseignemens que je pouvois leur donner.

J'ose me flatter, Messieurs, que ce que j'en dis aura le bonheur de réunir

A



vos suffrages, de ne pas déplaire au Gouvernement, de mériter même l'attention la plus sérieuse des Médecins les plus habiles : je rapporte purement & simplement ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai vu, ce dont je suis convaincu ; si je me trompe, je serai très-reconnoissant envers ceux qui me redresseront ; & si je dis vrai, & que ma foible voix puisse contribuer à la guérison de quelques-uns, je me féliciterai de n'avoir pas craint de rendre témoignage à ce que je crois la vérité.

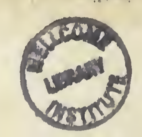
D'ailleurs, je n'ai suivi d'autre méthode dans le cours de ce Pamphlet, que de laisser courir ma plume par questions à mesure qu'elles se sont présentées en écrivant : j'ai cru qu'il ne falloit pas plus d'art pour dire que j'avois été hors d'état de travailler, que j'avois l'obligation au Docteur *Mesmer* d'avoir pu reprendre mes travaux, & que je croyois que ceux qui étoient dans l'état dont j'ai été tiré, pourroient se trouver bien d'éprouver le même traitement.

Je souhaite vivement qu'aucun de vous, Messieurs, ne soit dans la nécessité d'y recourir, & qu'en bonne santé vous puissiez me suivre jusques à la fin des objets que j'ai entrepris de mettre sous vos yeux.

OBJET DE CETTE LETTRE.

J'étois à la mort, je suis guéri. Ce fait est peu intéressant sans doute : ce qui peut l'être davantage, c'est de savoir quelle est la cause ou le Médecin heureux qui m'a rétabli : si c'est l'imagination, la Nature ou l'habileté d'un Esculape : car mes chers Concitoyens se partagent sur tout cela ; ils rient quand je leur dis que j'ai été guéri ; & à force d'esprit, ils embrouillent si bien cette question, qu'ils me persuaderoient presque que je n'ai point été malade ou que je n'ai point été guéri.

Pour me tirer d'embarras, je prends la liberté d'en appeller au Public, & sur-tout au Public-Médecin. Je décrirai ce que j'ai appellé ma maladie à la mort ; ensuite, ce que j'appelle ma guérison ; & si, d'après cela, on juge que j'ai éprouvé effectivement ces deux états l'un après l'autre, on me permettra de discuter si la maniere dont j'ai été guéri est raisonnable & raisonnée ; si elle peut être utile à ceux qui sont à la mort comme j'étois : si elle fait faire un grand pas à la Médecine : & si MM. les Docteurs peuvent en conscience l'accueillir. Ainsi, quoique je ne plaide que ma cause pour savoir si j'ai été malade ou non, guéri ou non ; & quoique d'un fait particulier, on ne puisse conclure au général, il se trouvera, j'espere, que j'aurai plaidé la cause de l'humanité, & de MM. les Médecins qui forment un Corps non moins



respectable qu'intéressant. Je demande seulement qu'en faveur de mon motif, on me traite avec indulgence : il est si difficile de savoir sur des matieres de cette nature, si on reste en-deçà ou si on va au par-delà ! si on parle de sang-froid ou si l'on est entraîné par un enthousiasme dont on ne se méfie pas ! D'ailleurs qu'on ne s'attende pas à un discours éloquent ; je n'ai rien à déguiser : je n'ai qu'à exposer des vérités grandes & utiles : je le ferai simplement : je leur nuirois en les fardant.

Et vous, Nation Parisienne, tout-à-la-fois profonde & frivole, dont tous les Peuples se disputent les faveurs, qui dispensez la gloire Littéraire, suspendez un instant vos plaisirs, & prêtez un moment d'attention à un Ecrivain qui fut toujours jaloux de votre approbation ; & qui, d'après sa propre & heureuse expérience, se propose aujourd'hui de fixer vos yeux sur un Personnage qui, des rives du Danube, vous apporte santé & guérison ; & sur lequel vous ne sauriez prendre le change qu'à votre détriment.

Ai-je été malade ?

Voici le neuviéme mois où tous mes travaux ont été suspendus, où j'ai été hors d'état de m'occuper : je prétends avoir été très-malade pendant les cinq premiers, & d'avoir été dans un tel état à la fin du cinquieme, que la Médecine ordinaire m'offroit peu d'espérance : afin qu'on en puisse juger, je vais faire en peu de mots le triste Journal de ces cinq mois.

A peine eus-je achevé la composition & l'impression du neuvième Volume du Monde Primitif, qu'il se fit en moi une révolution fâcheuse, soit par l'effet des grands travaux que je soutiens depuis si long-tems, soit par d'autres sujets d'agitation. Cette révolution se manifesta par une fluxion ardente sur l'œil gauche. Quelques eaux appliquées extérieurement déplacerent l'humeur : je rendis pendant quelques jours le sang par les urines : c'étoit au mois d'Août 1782. Des tisannes, des bains, une médecine, du repos, firent disparoître ces premiers symptômes d'indisposition : il m'en resta une lassitude qui ne me permettoit point de course un peu longue : ce qui fit dire au mois d'Octobre à un de mes plus illustres Patrons, que j'avois certainement des obstructions qui me joueroient quelque mauvais tour si je n'y faisois attention. La prophétie ne tarda pas à s'accomplir.

Au commencement de Novembre, je reçus un coup à la jambe gauche : il emporta presque la piéce ; on me fit mettre dessus du papier avec de la salive : il s'incorpora avec la plaie, & je n'y pensai plus : je fis même de grandes

courſes les jours ſuivans : mais le cinquieme, il fallut ſe mettre au lit, la plaie avoit cavé : trois ſemaines ſuffirent à peine pour m'en tirer. Deux jours après mon rétabliſſement, une eſcabelle chavire ſous moi & déchire la même jambe ; me voilà de nouveau condamné à garder le lit : tout alloit au mieux, lorſque les compreſſes ſe défont en me levant & déchirent la plaie avec tant de douleur que je m'en évanouis : la guériſon en eſt retardée ; lorſque j'eſpérois d'être enfin en état de me lever, des cloux éréſipelateux larges & profonds s'emparent de cette même jambe, & en font le tour pendant deux mois entiers, ſans que je puiſſe marcher par l'excès de la douleur & d'une péſanteur extraordinaire dans la jambe dont la cauſe m'étoit inconnue.

Tout cela accompagné d'hémorrhoïdes, d'ébullitions & d'une ſoif dévorante qui réſiſtoit à la limonade & à toutes les tiſannes poſſibles : autant de ſignes, diſoit-on, d'un ſang appauvri.

En état cependant de me lever au commencement de Mars, cette jambe gauche étoit ſi lourde qu'elle me ſembloit de beaucoup plus courte que l'autre : & en peu de jours, il s'y manifeſta ainſi qu'à la cuiſſe, une enflure ſi conſidérable accompagnée de douleurs ſi vives, que je fus obligé de me remettre au lit & de le garder conſtamment ; tandis que la jambe droite ſe deſſéchoit, que je n'avois plus de force, que je n'oſois pas même manger à cauſe des vents qui me tourmentoient auſſitôt ; & dans cette étrange ſituation ne trouvant aucun ſoulagement, je pris le parti d'attendre tranquillement la mort ſans me fatiguer par des remedes inutiles.

Ai-je été guéri ?

Si j'ai été guéri ? Je crois l'être auſſi parfaitement qu'aucun de ceux dont on dit tous les jours qu'ils l'ont été : car ce mot eſt bien indéterminé, & l'on pourroit citer une multitude d'exemples frappans qui prouveroient qu'on en reſſerre ou qu'on en étend le ſens à volonté ſuivant qu'on eſt ami ou ennemi. Si on raſſembloit ce que chaque Médecin exige pour conſtituer une *guériſon*, on ſe trouveroit guéri ſelon les uns, & bien mal ſelon les autres. Ceci paroît un paradoxe, & c'eſt malheureuſement une vérité.

En effet, ceux qui ne regardent comme maladie que les ſymptômes par leſquels la maladie intérieure ſe manifeſte au dehors, regardent néceſſairement comme guéris ceux de chez qui on a fait diſparoître ces ſymptômes : ceux qui voyent plus loin prétendent au contraire qu'on n'a point été guéri, du moins radicalement, puiſque l'intérieur eſt encore ſouffrant : d'au-

tres, autorisés par ces faits, sont assurés de ne point se tromper en niant que dans aucun cas on soit guéri, puisqu'on n'a aucune preuve que l'intérieur soit parfaitement rétabli, & que les mêmes fâcheux symptômes ne reparoissent un jour : ainsi tandis que le Médecin confiant dit qu'il a guéri, son Confrere modeste dit qu'il faut attendre : & moi, en attendant, je vais changer ma question, & demander

Suis - je mieux ?

J'ai vu peu à peu s'évanouir ces terribles symptômes qui ne me laissoient plus d'espoir. L'enflure & ses douleurs, la soif & ses tourmens, les vents désespérans, les hémorrhoïdes, l'affaissement total, le manque d'appétit, tout a disparu en peu de tems : la bile épaisse & tenace a coulé en fusion comme de l'eau : la couleur pâle & livide du visage a fait place à une plus naturelle : les pieds ont acquis une vie qu'ils avoient perdue depuis plus de vingt ans : je marche mieux & soutiens mieux la fatigue, que je ne faisois il y a un an : & ce n'est pas une illusion : tous ceux qui m'ont vu souffrant & qui compâtissoient à mon état, m'ont félicité chaque jour des progrès rapides que faisoit mon *mieux-être.* C'eût été une illusion singuliere de croire que mes deux jambes étoient fort inégales en grosseur, & que j'étois fort incommodé, fort altéré, fort défait, sans qu'il en fût rien. Mais voyons quelle a été la cause de ce mieux.

A qui ou à quoi dois-je ce mieux ?

Ici commencent les difficultés : tout effet a sa cause : mais quelle cause a produit en moi ce mieux dont je me félicite ? Suis-je compétent pour en décider ? D'abord, je suis forcé d'avouer que ce n'est à aucun Médecin de la Faculté de Paris : j'ai l'avantage d'en connoître quelques-uns, d'être aimé de quelques-uns, d'être leur très-humble serviteur à tous ; mais je regardois ma maladie comme ne pouvant être guérie par leur science : je ne voyois nulle analogie entr'elle & les remedes les plus excellens, les plus admirables qu'ils employent : & je m'étois décidé, comme j'ai dit, à attendre en paix la fin de ma destinée sans la tourmenter par des essais inutiles. Il se peut qu'en cela j'aie mal jugé des grandes ressources de la Médecine ordinaire, & qu'elle eût pu me guérir mieux & plus vîte : aussi ne décidé-je pas : je me contente de faire des questions & d'exposer naïvement ce que j'ai fait, & les motifs d'après lesquels j'ai agi.

J'ajoute que je ne dois ce mieux à aucun remede quelconque ; que je n'ai rien pris intérieurement, & qu'on ne m'a fait aucune application extérieure d'aucun remede visible.

Pas possible, dit-on. Je conviens que cela est dur à digérer : très - dur : & que si on m'eût dit il y a dix ans, qu'un jour je serois guéri de cette maniere, j'en aurois ri ; mais je me serois, vil Aristophane, moqué de la sagesse; & c'est de moi qu'on auroit eu raison de rire, si j'avois persisté dans ma fâcheuse incrédulité.

C'est l'imagination, c'est la Nature qui vous ont valu ce mieux : l'imagination persuade ce qu'on ne voit & qu'on ne sent : la Nature, & surtout la Nature au Printems ranime tous les êtres, & leur rend une activité qu'ils n'avoient plus.

Je le sais ; l'imagination en délire nous fait voir ce que nous ne voyons point : elle a sur nous un pouvoir plus grand peut-être que ne pensent ceux même qui nous font cette objection : je n'ignore pas non plus ce que peut la Nature pour nous sauver, les crises étonnantes & salutaires qui en sont quelquefois la suite : mais je suis très-convaincu que nos Savans Docteurs se garderont bien de recourir à de pareilles solutions : ils craindroient trop qu'on ne leur dît : Si l'imagination, si la Nature sont de si puissans remedes, s'ils ont tant d'efficace, comment ne vous en rendez-vous pas les maîtres ? Comment sont-ils si puissans hors de vos mains, si foibles quand vous voulez vous en servir ? Comment la confiance qu'on a en vous n'enflamme-t-elle pas l'imagination ? & comment avec cette imagination, la Nature & votre profond savoir, n'opérez-vous pas ces mêmes effets que vous semblez attribuer à la Nature seule ou aux illusions mobiles & inconstantes de l'imagination ? Avec plus de moyens, produiriez-vous moins d'effets ?

Qui vous a donc guéri, s'écriera-t-on d'impatience ! Oserai-je le dire ? faut-il se mettre à deux genoux ! C'est à M. *Mesmer* que doit la vie l'Auteur du Monde Primitif. — A *Mesmer* ? à ce Charlatan, à cet Empyrique rejetté de toutes les .... ? Oui, à lui.

Que ce soit lui qui m'ait guéri, c'est un fait, & j'en vais rendre compte.

Qu'il soit Charlatan, Empyrique, c'est bien-tôt dit ; mais injure n'est pas raison : & quand on saura ce qu'il est, ce qu'il fait, on pourra décider s'il mérite des épithètes données d'un ton si leste.

Mais avant tout, que je dise comment j'ai fait connoissance avec M. *Mesmer* : ce Préliminaire, qui ne semble rien, est cependant essentiel pour la discussion de l'objet qui nous occupe.

Comment j'ai connu M. Mefmer ?

Ainfi que tout Paris, j'avois entendu parler depuis quelques années de M. *Mefmer*, comme d'un très-habile Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne, qui devoit avoir fait une très-grande découverte pour la guérifon des maladies, mais d'une maniere fi étrange & fi oppofée, qu'il m'eût été difficile d'avoir quelque confiance en lui : d'ailleurs, tout entier à mon travail immenfe, je n'ai jamais fu l'interrompre, pour me mêler de ce dont je n'avois que faire.

Au cinquieme mois de ma maladie, un excellent Ami qui m'a toujours foutenu par fes exhortations & par fa belle Bibliothéque dans les recherches immenfes que je faifois pour jetter les fondemens du Monde Primitif, M. de B. eut la complaifance de m'apporter les Ouvrages qui traitent du *Mefmerifme* : il le fit comme on apporteroit des dragées à un enfant malade pour l'amufer : je parcourus ces Brochures : elles m'intérefferent ; mais de cet intérêt vague qu'on prend à ce qui concerne le bien général de l'humanité : cette caufe étoit trop au-deffus de mes forces actuelles pour m'en occuper même légerement.

Il n'en étoit pas de même de l'activité de mon Ami : loin de s'endormir, il fuivoit de près les opérations de M. *Mefmer* ; il en voyoit les heureux effets ; & pour vaincre ma prétendue indifférence, mon apathie continuelle, il engage M. *Mefmer* à fe tranfporter chez moi. C'étoit le jour de l'Annonciation, à quatre heures du foir : je venois de me lever pour qu'on pût faire mon lit, car je ne marchois plus. Notre converfation fut froide, j'étois fouffrant, & bien éloigné de penfer que M. *Mefmer* pût me guérir ; ou plutôt, je n'avois la force de penfer à rien.

Quelle fut notre converfation ?

Vous avez une jambe bien enflée ! — Oui, très-enflée, & la cuiffe auffi. — A quoi attribuez-vous ce fâcheux état ? — Il n'eft pas étonnant qu'ayant été cinq mois au lit, cette jambe foit enflée. — Mais l'autre defféche ? — Oui, & à vue d'œil. — L'enflure n'eft donc pas produite par le lit, car elle feroit commune aux deux jambes ? — Je me fuis donc trompé : mais quelle en feroit donc la caufe ? — Des obftructions : elles feules peuvent empêcher la libre circulation des humeurs. — Cela peut être ; on m'avoit déja dit que j'avois des obftructions ; ce qui ne feroit pas étonnant, ayant eu l'enfance très-languif-

ſante & travaillant depuis l'âge de ſept ans : mais je ne faiſois aucun remède ; n'en connoiſſant aucun qui guériſſe ce genre de maladie.

Cependant M. *Meſmer* examine ma jambe, paſſe & repaſſe la main ſur cette enflure exceſſive, & me dit : mon traitement pourroit vous être utile. — Fort bien ! mais je ne puis ni marcher ni monter en voiture : ainſi je reſte ſans eſpérance. — M. *Meſmer* ſe retire après m'avoir dit qu'il faut abſolument marcher, quitter le lit, garnir de bandelettes le bas de la jambe pour donner du ton aux muſcles, boire de la crême de tartre.

Comment j'ai été guéri ?

Le lendemain mon ami revient & me décide à aller chez M. *Meſmer* : je me ſentois plus fort, comme ſi la viſite & l'attouchement de ce célèbre Etranger, m'eût donné plus de force ; car la Nature & l'imagination n'avoient pas plus fait pour moi ce jour-là qu'auparavant : je me rends donc chez lui, le ſoulier en pantoufle & ſans boutons arrêtés ſur le genou : j'y demeure environ une heure & demie ; j'ouvre de grands yeux, & ayant preſque regret à ma ſortie, je dis, qu'eſt-ce que tout cela me fera ?

Cependant le lendemain, je puis chauſſer le ſoulier, mettre deux boutons ſur le genou : il y a donc du mieux en moins de vingt-quatre heures. C'eſt avec cette imagination pas plus échauffée que je vois diſparoître ſucceſſivement & rapidement tous les ſymptômes : la ſoif au bout de deux ou trois jours : l'enflure de la cuiſſe & ſes douleurs au bout de ſept ou huit : qu'alors je puis déjà revenir à pied : les vents diſparoître à la même époque, & faire place au plus grand appétit : qu'au bout de 36 heures je commence à être purgé, puis une fois les 24, puis une fois les 12, puis de 6 en 6 ; & au bout de quinze jours, 10 à 12 fois par jour.

Cette Guériſon eſt-elle l'effet d'un heureux hazard ?

Dira-t-on que c'eſt l'effet d'un heureux hazard, & qu'il n'y a rien dans la doctrine & dans la pratique de M. *Meſmer* qui prouve qu'il poſſede une faculté de guérir inconnue juſques à lui ?

Je ſais qu'on le prétend, qu'on a fait l'impoſſible pour le perſuader aux hommes, qu'on s'eſt ſoulevé contre ceux qui ont oſé publier & imprimer qu'ils avoient été guéris par M. *Meſmer* : je ſais que tout ce qui peut ſéduire a été mis en œuvre, & l'a été par des hommes que leurs talens & leurs connoiſſances

noiſſances ſembloient devoir mettre à cet égard hors de pair : je ſais auſſi que je ne ſaurois lutter contr'eux, n'étant d'aucune Faculté & n'ayant jamais fait profeſſion de la ſcience la plus utile ſur cette terre, celle de conſerver & de guérir.

Mais quoique je ſois le plus foible des Champions que puiſſe avoir M. *Meſmer*, les faits & la vérité parlent ſi victorieuſement en ſa faveur, qu'avec ces armes je ne crains point de me mettre en avant, & d'inviter le Public à donner à ſa découverte l'attention qu'elle mérite.

Comment eſt-on aſſuré que M. Meſmer a guéri nombre de Perſonnes?

On peut ſe convaincre que M. *Meſmer* qui m'a guéri, a guéri également un grand nombre de Malades, ſoit en conſultant ceux-ci qui ſont de tout état, de tout ſexe, incapables de tromper, & dont la plûpart tiennent à des Familles très-diſtinguées ; ſoit en raſſemblant toutes les relations compoſées par ceux qu'il a guéris, ou dans leſquelles on fait mention de ceux qui ont eu ce bonheur.

M. Bauer, célèbre Profeſſeur de Mathématiques à Vienne, guéri en 1775 par M. *Meſmer*, d'une ophtalmie habituelle, publia une Relation détaillée de ſa guériſon, ſans ſe mettre en peine de la prévention dans laquelle on étoit contre cette découverte.

M. D'osterwald, Directeur de l'Académie des Sciences de Munich, en a fait de même en 1776. Il a publié ſa guériſon d'une goutte ſereine imparfaite avec paralyſie des membres, & y a ajouté d'autres faits dont il avoit été témoin.

M. Fournier-Michel, Tréſorier de France, fit imprimer en 1781, la Relation du rétabliſſement de Mademoiſelle de Berlancourt, ſa nièce, ſignée de M. l'Evêque de Beauvais, d'un Médecin, de trois Chirurgiens, des Officiers Municipaux & des Chanoines de la Ville, d'un grand nombre d'Officiers aux Gardes, qui tous dépoſent que de leur connoiſſance cette Demoiſelle avoit été dans un état déplorable de maladie, & paralytique de pluſieurs de ſes membres, tels que la jambe & le bras gauche, la langue & les yeux, & qu'elle eſt revenue de Paris marchant librement, uſant de ſes bras avec aiſance, voyant les objets de près & de loin, parlant avec facilité, & paroiſſant jouir d'une bonne ſanté.

Ce Certificat eſt accompagné d'un Diſtique Latin qui peint le triſte état de cette Demoiſelle, & tout ce qu'elle doit à M. *Meſmer*.

Infans, cæca, trahem greſſum, te, MESMER, *poſco*
Verba, pedes, oculos; Ambulo, cerno, loquor.

M. *Meſmer* fit imprimer en 1781, à la ſuite d'un *Précis hiſtorique*, relatif au Magnétiſme animal, trois Relations d'autant de perſonnes qu'il venoit de tirer de la ſituation la plus fâcheuſe; & de ce nombre, M. le Chevalier du Hauſſay, Major d'Infanterie, & Chevalier de S. Louis.

Il vient de paroître une Lettre imprimée de M. le Comte de C... P... ſur le Magnétiſme animal, & dans laquelle cet Auteur, auſſi bon Phyſicien qu'excellent Marin, s'exprime ainſi en parlant de ſa propre guériſon.

» Le hazard me conduiſit chez M. *Meſmer*, au mois de Mars de l'année » 1780. J'étois attaqué, ſuivant l'avis de Médecins célèbres, d'un aſthme ſec: » je fus *touché* par M. *Meſmer*, pour ainſi dire, malgré moi; & quelques mi» nutes après, je perdis connoiſſance: revenu à moi au bout d'une heure, je » me trouvai plus frais, plus léger, à-peu-près dans l'état où l'on ſe trouve » après un bain dans un Eté fort chaud. Convaincu par cet eſſai que M. *Meſ*» *mer* agiſſoit réellement ſur les hommes, je n'héſitai pas à me confier à ſes » ſoins. Pour chercher à vérifier par moi-même ſi cette action étoit auſſi utile » qu'elle étoit réelle, j'allai chez lui pendant trois mois aſſiduement, éprou» vant dans cet intervalle des ſueurs, des évacuations ſans prendre aucun re» mède. Au bout de ce tems, je voulus vérifier mon état: comme il m'étoit » impoſſible avant mon traitement de faire aucun exercice, ſans être ſaiſi auſ» ſi-tôt après d'une attaque d'aſthme, il me fut aiſé de me convaincre que ma » maladie avoit diſparu, lorſque j'eus fait de longues promenades & joué à la » paume pendant quatre heures ſans en éprouver aucune incommodité ».

Cet Ecrivain venoit de dire: » La découverte de M. *Meſmer* a eſſuyé de » grandes contradictions, comme toutes les vérités nouvelles: c'eſt en vain » qu'il a appellé l'expérience à ſon ſecours; on a refuſé de s'y rendre, lors mê» me qu'on a été forcé d'avouer qu'on étoit convaincu.

» Quant à moi, ajoute-t-il, dès que je l'ai été, j'ai cru devoir le dire ouverte» ment, ſans appréhender d'être traité de Viſionnaire, perſuadé que lorſqu'on a » fait tous ſes efforts pour ſe convaincre d'une vérité, & qu'on croit y être » parvenu, la droiture & la juſtice exigent également que l'on s'élève au» deſſus des craintes puériles que peuvent faire naître les propos des gens à » routine.

Obſervons que M. le Comte de C... P.. eſt trop éclairé pour que ſon juge-

ment puiſſe être invalidé; & qu'il a ſi bien profité de ce qu'il a vu & ſenti, qu'il a été en état de faire lui-même des cures très-remarquables dans des lieux fort éloignés de M. *Meſmer*.

A tous ces faits, on en pourroit ajouter nombre d'autres ſemblables qui ſe ſont paſſés ſous mes yeux, & nombre d'autres paſſés ſous ceux des perſonnes que M. *Meſmer* traitoit déjà lorſque je me ſuis livré à ſes ſoins, & entre leſquelles des Chevaliers de S. Louis, des Commandeurs de Malte, des Colonels de Maiſons diſtinguées; Perſonnes qui ne ſont faites ni pour ſe laiſſer ſéduire par un fol enthouſiaſme, ni pour tromper.

J'ai vu des guériſons vraiement étonnantes : une Epileptique de naiſſance & parfaitement guérie, droite comme un jonc & d'un viſage agréable qu'on ne diroit pas avoir jamais été en convulſion.

J'ai vu des perſonnes obſtruées, à l'égard deſquelles avoit échoué la Médecine ordinaire, & qui ont été délivrées de leurs maux.

D'autres, dans le plus grand maraſme, par un dévoiement de pluſieurs années, parfaitement rétablies en peu de tems, & acquérir le meilleur eſtomac.

Un Paralytique hors d'état de parler, & ſouffrant des douleurs inouies de tête qui lui faiſoient courir les champs, délivré de cet état effroyable.

Des Femmes hors d'état d'accoucher qui y ſont parvenues par ce traitement.

D'autres qui ont été miſes par ce moyen en état de ſoutenir des ponctions déclarées leur coup de mort par la Médecine ordinaire.

Quand M. *Meſmer* n'auroit trouvé que le moyen de donner aux Malades, à une nature épuiſée, la force néceſſaire pour ſoutenir les remedes de cette Médecine, il devroit être infiniment précieux aux hommes : ſa découverte mériteroit d'être reçue avec tranſports : & n'eſt-ce pas la perfection de l'Art ?

Que m'importe ?

Que m'importe, ſemblent s'écrier ici, d'un commun accord, tous nos beaux eſprits, & tous ceux qui ſe portent bien ? La plûpart des hommes ont une telle frayeur, qu'ils fuient l'aſpect même de la vérité ; & qu'ils ſont, à l'égard de la plus belle découverte, d'une indifférence qu'on ne ſauroit caractériſer : pendant qu'on leur annonce un moyen aſſuré de rendre la ſanté, de conſerver à la Nation une foule de Citoyens précieux, on les laiſſe mourir par milliers ſans eſſayer même de les ſoulager par ce moyen. Ceux auxquels ces Citoyens confient le maintien de leur ſanté, ou leur laiſſent ignorer ce ſecours auquel ils ne

peuvent croire ou qu'ils ne peuvent que décrier, & ôtent, de lameilleure foi du monde,à ces infortunés,toute confiance pour ce nouveau genre de guérison : ceux-ci, victimes eux-mêmes de leur ignorance ou de vains préjugés, aiment mieux attribuer ces heureux effets à l'imagination, & souffrir leurs maux, que de passer pour des esprits foibles : moi-même je ne serois pas en vie si dans mon état de langueur je m'étois laissé conduire par les mêmes préjugés. on comprendra bien moins encore comment j'ai osé écrire en sa faveur; on me regardera comme la victime d'un aveugle enthousiasme, ou comme un Visionnaire simple & crédule qui attribue au Mesmérisme des effets qu'il ne sauroit opérer.

Je conviens que l'aveu d'un grand Médecin qui publieroit qu'il doit la vie à M. *Mesmer*, seroit infiniment plus flatteur pour lui, & devroit avoir aux yeux du Public un poids infiniment plus grand : mais si j'ai joui d'un bonheur dont n'a pu profiter aucun Médecin, en ai-je moins été conservé, en dois-je moins témoigner ma vive reconnoissance, & inviter tous les Malades à venir éprouver les mêmes avantages ? Il y a plus; je me croirois coupable de lèze-Humanité si je me conduisois autrement : j'ai presque dit de lèze-Majesté; car si mon Roi étoit malade, & que ma foible voix pût aller jusqu'à lui, je ne pourrois m'empêcher de lui dire : il ne tient qu'à vous d'être guéri : écoutez *Mesmer*, & bénissez la Providence de l'avoir conduit dans vos Etats : & que faire d'un grand Etat sans la santé, & lorsqu'on lutte contre la mort ?

Pour moi qui ne suis ni Roi ni Prince, je bénis Dieu de m'avoir amené, le jour de l'Annonciation, un Sauveur tel que M. *Mesmer*; & j'admire que nés l'un & l'autre dans des climats éloignés, nous nous soyons rencontrés à Paris : & qu'avec sa découverte étonnante, il m'ait mis en état de continuer les miennes sur des objets moins intéressans sans doute, mais liés aux siens comme des portions d'un même tout, de cette vérité éternelle & immuable sans laquelle rien n'existe.

La conduite des Contradicteurs de M. Mesmer ne dépose-t-elle pas en sa faveur ?

Mais abandonnant tous ces faits, il ne faut d'autre témoignage en faveur de la découverte de M. *Mesmer*, que la conduite même de ceux qui se sont élevés contre lui.

Le Savant M. Ingenhouze qui ayant été lié avec M. *Mesmer*, a pris tant de peine pour prévenir contre lui les Savans de Paris, de Londres, de Ber-

lin, &c. étoit très-convaincu que M. *Meſmer* avoit fait une découverte unique & à laquelle on ne ſauroit ſe refuſer.

M. de Stoërck, Premier Médecin de Vienne, qui refuſe à M. *Meſmer* tout examen, toute expérience pour conſtater ſa découverte, eſt une preuve convaincante qu'on redoutoit cette expérience. Si M. *Meſmer* eſt un impoſteur, il falloit le démaſquer. Vous n'êtes pas adroit, M. de Stoërck, ſi vous êtes ennemi de l'ignorant *Meſmer* : & ſi vous êtes ſon ami, ſi vous n'avez rièn à oppoſer à ſes découvertes, quel ami êtes-vous ? & de quel prix la vérité eſt-elle à vos yeux ?

Comment n'a-t-on pas vu que c'étoit ici la cauſe, non d'un particulier, mais de l'Humanité entiere ? Que plus M. *Meſmer* éblouiroit les hommes, plus il étoit eſſentiel de le démaſquer, & qu'on ne pouvoit y parvenir qu'en ſuivant pied à pied ſes expériences : que les hommes en appelleroient toujours à cette expérience, puiſqu'ils n'ont qu'elle pour ſe conduire : qu'ils ne s'arrêteroient pas toujours à de vaines déclamations ; & que lorſque la vérité triompheroit, ſes détracteurs ſeroient néceſſairement couverts de honte comme des ignorans qui ne diſtinguoient pas le vrai du faux.

Tels furent couverts de honte, & voués à l'indignation publique, ceux qui avoient dix mille raiſons à alléguer contre la circulation du ſang, contre la découverte à faire de l'Amérique, contre celles de l'illuſtre Galilée, & qui y ajouterent la perſécution la plus odieuſe.

Le tems fait plus que toutes les déclamations : il fait juſtice de l'erreur : il met la vérité ſur le Trône. Si M. *Meſmer* eſt un impoſteur, tout ce qu'on dira, tout ce qu'on fera, tout ce qu'on écrira pour lui, tombera comme les feuilles en Automne, comme un brouillard que diſſipe le ſoufle le plus léger. Mais s'il tient la vérité dans ſes mains, s'il a fait une découverte précieuſe, en vain l'Univers ſe ſouleveroit contre lui, en vain on redoubleroit d'efforts pour lui nuire, le magnétiſme animal triomphera de tout.

M. Meſmer a-t-il fait une Découverte ? Peut-on en faire en Médecine ?

M. *Meſmer* a-t-il fait une découverte ou non ? Mais comment le ſaura-t-on, ſi on ne ſe donne la peine d'examiner de près ſes opérations & les effets qui en réſultent ? Dira-t-on, que le tems des découvertes eſt paſſé ; qu'on ne peut en faire en Médecine ? Mais on donneroit un trop grand démenti à MM. les Médecins, & à ce qui ſe paſſe ſans ceſſe ſous nos yeux.

MM. les Médecins ſont tellement convaincus que leur ſcience eſt impar-

faite, & qu'elle a encore un grand eſpace à parcourir pour ſe perfectionner, qu'ils ne ceſſent de faire les efforts les plus étonnans pour y parvenir. C'eſt dans cette vue ſi eſtimable, ſi honorable qu'ils cultivent plus que jamais la Phyſique & la Chymie; qu'ils perfectionnent les Hôpitaux, qu'ils impriment des Journaux de Santé & de Médecine: qu'ils propoſent des prix nombreux: qu'ils indiquent même les objets à découvrir. C'eſt ainſi que la Société Royale de Médecine vient de propoſer des prix ſur divers objets; quelles ſortes d'Hydropiſies, par exemple, exigent un traitement ſec, & quelles Hydropiſies exigent un traitement humide: ſi le Scorbut eſt épidémique ou non: ſi la maladie appellée *Groups* exiſte en France, & la maniere de la traiter; & autres queſtions importante qui prouvent le déſir qu'ont MM. les Médecins de porter leur Art à la plus grande perfection, & l'ardeur avec laquelle ils s'y portent. Ajoutons que leurs Ouvrages ſont remplis d'une longue liſte de maux qu'ils regardent comme incurables; c'eſt-à-dire comme des maux pour la guériſon deſquels ils n'ont encore découvert aucun reméde.

Toutes les fois donc que quelqu'un annonce une découverte en ce genre, ils ne ſont pas fondés à le rejetter ſimplement à titre de découvette, comme ſi on n'en pouvoit point faire: mais ils ſont obligés, s'ils veulent être juſtes, d'entrer dans l'examen de la découverte; & de voir ſi en effet on eſt guéri par un moyen qui avoit été inconnu juſqu'alors: tout le reſte n'eſt que vaine déclamation, & d'autant plus condamnable que la vie même en dépend, enſorte qu'on devient homicide & meurtrier dans tous les cas où l'on écarte une découverte ſalutaire pour la conſervation des Etres.

Ne ſoyons pas étonnés s'il y a tant de découvertes à faire en Médecine, & ſi M. *Meſmer* eſt dans le cas d'en avoir fait une des plus brillantes. Aucun Art, aucune Science qui ait été portée à ſa perfection, & qu'on n'ait ſingulierement enrichi depuis vingt à trente ans.

On a remarqué il y a long-tems que la Nature, toujours ſemblable à elle-même, opéroit dans le moral de la même maniere que dans le phyſique: que les connoiſſances & les découvertes des hommes n'avoient lieu que par maſſes & par intervalles, ainſi qu'ils ſont eux-mêmes placés ſur le globe à grandes diſtances les uns des autres: que ſi les Nations s'élévent & s'abaiſſent ſans ceſſe, de même les ſciences ont un flux & reflux au moyen deſquels elles paroiſſent & diſparoiſſent alternativement, ſe ramenant toutes entr'elles, ou s'évanouiſſant à la fois.

On ne ſauroit nier que nous ne vivions dans un de ces ſiècles extraordinaires, où les connoiſſances, après avoir fui de deſſus le globe, reparoiſſent avec

une nouvelle vigueur, ſans que nous puiſſions prévoir juſques à quel point elles ſeront portées. On a tout à eſpérer à cet égard, ſi aucune cauſe morale ou phyſique, n'en vient arrêter les progrès : ſi l'Europe n'eſt plus expoſée à ces affreux événemens & à ces dévaſtations qui l'ont ravagée tant de fois.

Depuis dix ſiècles cette belle partie du Monde étoit en proie à une ignorance inconcevable, lorſqu'au milieu du quinziéme elle ſe réveilla comme à l'inſtant de ſa profonde léthargie. Les bons eſprits de ce tems-là ſentirent qu'ils n'étoient pas faits pour les ténèbres dont ils étoient enveloppés : dès ce moment, une forte impulſion vers la lumiere, devint le partage des principales Nations de l'Europe.

D'abord, on ſe livrá aux objets d'érudition : c'étoit l'enfance de la Littérature, le berceau de l'eſprit humain : il ne pouvoit en être autrement : avant de penſer, il faut raſſembler des faits, & connoître ce qu'ont déjà penſé ceux ſur les traces de qui on veut s'élever.

Les objets qui dépendent d'une imagination brillante & agréable, vinrent preſqu'auſſitôt embellir la ſcène : nous eûmes de grands Poëtes, de grands Orateurs, de grands Artiſtes : l'Eloquence, la Poëſie & les Arts parvinrent au plus haut point de gloire : ce fut l'adoleſcence de l'eſprit humain.

Les beaux Arts amenerent à leur ſuite des occupations plus ſérieuſes : on parcourut l'étendue immenſe des Mathématiques, on défricha les diverſes branches de la Philoſophie : c'étoit les occupations de l'âge mûr.

Lorſqu'on eut franchi cette vaſte carriere, qu'on eut fait toutes ces conquêtes ſur l'ignorance & ſur l'erreur, qu'on eſpéroit d'avoir atteint par les travaux infatigables de trois ſiècles entiers, les bornes les plus reculées des connoiſſances humaines, on s'apperçut qu'on étoit encore bien en arrière : qu'il reſtoit encore des découvertes à faire de la plus grande importance ; à rectifier, à perfectionner la plupart de celles qu'on avoit déjà faites : qu'on s'étoit trop hâté d'élever l'édifice immenſe de ces connoiſſances : qu'on l'avoit ſouvent appuyé ſur des fondemens ruineux, ſur des principes mal aſſurés : qu'on y avoit réuni des parties hétérogènes : que tout y étoit interrompu par des lacunes & des vuides immenſes.

On s'en apperçut avec la plus grande ſurpriſe dès qu'exiſta l'Encyclopédie; cet Ouvrage trop mal jugé, deſtiné à préſenter le tableau de ces connoiſſances ; plus on en eſpéroit de grandes choſes, plus on fut étonné de voir qu'il ne répondoit pas à cette attente. On avoit tort ; c'eſt parce qu'il étoit trop fidelle qu'on s'éleva contre lui : eſt-ce la faute du miroir s'il préſente des objets informes ? Les ſavans Auteurs de l'Encyclopédie n'avoient pas promis ce tableau tel qu'il peut être, mais tel qu'il exiſtoit. On s'imaginoit à tort

qu'il en résulteroit un tout, auquel il n'y auroit rien à ajouter ; à tort on se plaignit de ce qu'on n'y trouvoit pas ce qu'il ne pouvoit pas contenir. La conséquence qu'il eût fallu en tirer, c'est qu'il s'en falloit de beaucoup qu'on eût atteint les bornes des connoissances humaines : c'est que l'Encyclopédie n'étoit qu'un Ouvrage du moment, qu'il faudroit augmenter, changer, perfectionner à mesure qu'on reculeroit ces bornes.

En effet, depuis qu'il a paru, les découvertes se sont succédées avec rapidité, des Sciences nouvelles sont sorties comme de dessous terre : l'esprit de l'homme semble avoir acquis des forces de géant pour lutter avec lui-même ; pour percer la profondeur des nuits, pour arracher à la Nature sa lumiere & ses secrets.

La doctrine de l'amour universel, du bien général, du support mutuel, a étéun des premiers effets de ces nouveaux efforts.

L'inutilité des guerres pour le bonheur des Nations, leurs fâcheux effets pour les Etats victorieux, la haine & le mépris pour les Conquérans, au lieu des folles louanges qu'on leur donnoit.

La barbarie de la plûpart des Loix criminelles & pénales : un cri général pour la réforme de la Jurisprudence.

Les droits & les devoirs des Princes & des Sujets éclaircis : les vrais Principes de l'Economie politique créés, discutés, rétablis dans leur rang entre les connoissances.

Les Sciences Naturelles prodigieusement perfectionnées : telles la Chymie, Science de nos jours, & qui depuis quinze à vingt ans a pris une forme nouvelle.

Les Principes généraux de la Physique, le feu, la lumiere, les couleurs, la reproduction des Etres, l'Electricité, éclaircis par les plus profondes recherches.

Cette Electricité connue des Anciens, tombée ensuite dans l'oubli, retrouvée dans ce siécle, maniée avec la plus vive émulation par les Naturalistes, les Physiciens, & qu'on a essayé d'employer à la guérison des maladies.

Les Sciences surnaturelles cultivées avec ardeur : ces sciences qui se rapportent au Monde des Esprits, sur lesquelles il existe des Ouvrages singuliers, d'autant plus dignes d'être examinés par des têtes vraiement philosophiques & impartiales, qu'ils nous rapprochent infiniment de l'Antiquité.

De grands travaux pour faciliter l'étude des Langues & les lier entr'elles, de même que pour remonter à l'origine des connoissances humaines, à leurs premiers principes, à rétablir dans tout leur lustre celle des tems primitifs : travaux qui sont le résultat de tous ceux des tems passés.

Telles ſont les Sciences que ces derniers tems ont vû éclore & perfectionner, & qui formeront néceſſairement de l'Encyclopédie un Ouvrage nouveau, plus complet que l'ancien, mais ſuſceptible d'additions & d'améliorations continuelles, à meſure que les connoiſſances s'aggrandiront, que plus de lumiere éclairera l'Europe.

C'eſt donc le moment où la fermentation étoit la plus grande, où tout étoit prêt pour les découvertes les plus importantes, qu'a paru M *Meſmer*. Ce Savant Médecin de la Faculté de Vienne en Autriche, né ſur les bords du Lac de Conſtance, doué d'une ame forte & élevée, réuniſſant tous les efforts de ſon génie, déployant toutes les reſſources d'une belle imagination, d'un vaſte ſavoir, d'une profonde Logique, trouva le moyen de maîtriſer cet Agent univerſel dont la Nature ſe ſert pour donner la vie, pour la conſerver, pour lier tous les Etres de l'Univers : avec ce ſecours inconnu juſques ici, de réparer les forces humaines, de vaincre les maladies regardées comme incurables, de diſſiper les autres, de ranimer les corps débiles & glacés, de donner une nouvelle vie.

A cette annonce, à ces effets conſolans, on oppoſa l'incrédulité la plus exceſſive; on cria à la fauſſeté, au charlataniſme : celui qui venoit au ſecours du Genre-Humain, en fut traité comme l'ennemi: & quittant une Patrie ingrate, il vint ici dans l'eſpoir d'y trouver un Peuple plus ſage, des Médecins plus raiſonnables.

La Découverte de M. Meſmer tient-elle à une Théorie ?

Cette prévention, cette incrédulité, ne peuvent avoir qu'un tems : il approche celui où chacun s'empreſſera de rendre à M. *Meſmer* la juſtice qui lui eſt due : ainſi que le Soleil du matin ne brille ſur l'horiſon qu'après avoir diſſipé les brouillards dont l'atmoſphère eſt obſcurcie, de même cette doctrine diſſipera les nuages dont on cherche à l'envelopper : elle brillera alors de l'éclat le plus pur & le plus conſolant.

Nous pouvons le dire d'autant plus hardiment que cette découverte n'eſt point un ſecret, une routine aveugle que l'expérience ſeule puiſſe juſtifier, ou qui ne porte que ſur un objet très-borné : elle eſt auſſi vaſte que conſolante : elle forme une théorie ſublime & immenſe, qui unit tous les Etres, qui montre comment ils ne compoſent qu'un tout, comment chacune des parties de ce tout influe ſur les autres.

La pratique ſalutaire qui en réſulte n'eſt point non plus l'effet du hazard,

ou bornée à l'application de quelque recette, bonne dans quelque genre de maladie, funeste dès qu'on sort de ce genre : telles que ces recettes si connues sous le nom de secret, & dont l'usage aveugle ou hasardé constitue ce qu'on appelle avec tant de raison CHARLATANISME, babil par lequel chacun éléve son baume au-dessus de tout baume, & en assure l'efficacité pour toutes les maladies, sans aucun autre secours, sans aucun examen préliminaire. Confondre M. *Mesmer* avec les gens de cette espèce, c'est prouver qu'on ne connoit ni les uns ni les autres : qu'on en parle comme un aveugle parleroit des couleurs ; ou comme un sourd, des sons : c'est renoncer à toute raison, & consentir d'être couvert de honte lorsque la vérité aura triomphé. Nous verrons en effet que la pratique de M. *Mesmer*, ou si l'on veut l'usage qu'il fait de sa belle & sublime théorie, est raisonnée & raisonnable : qu'elle est fondée sur la Nature ; qu'elle n'en est que l'imitation : qu'elle s'assortit à l'état de chaque maladie.

Les XXVII *Propositions qui en font la base.*

La Théorie de M. *Mesmer* tient à XXVII. Propositions qu'il a mises depuis plusieurs années sous les yeux du Public, & qui semblent avoir été la tête de Méduse. Comme si l'Univers en avoit été pétrifié, personne n'a entrepris ou de les réfuter ou de les faire valoir : & cependant chacun s'est permis de le juger lui & ceux qu'il a guéris, sur l'étiquette du sac, sans le plus léger examen, sans savoir seulement ce dont il s'agit. Je remets donc ici ces propositions sous les yeux de ce même Public, afin qu'il connoisse du moins la nature des découvertes de M. *Mesmer*, & qu'il soit mieux à même de juger du genie & des connoissances de cet illustre Médecin.

I. Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre & les corps animés.

II. Un fluide universellement répandu & continué de maniere à ne souffrir aucun vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui de sa nature est susceptible de recevoir, propager & communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence.

III. Cette action réciproque est soumise à des loix méchaniques, inconnues jusqu'à présent.

IV. Il résulte de cette action, des effets alternatifs, qui peuvent être considérés comme un flux & reflux.

V. Ce flux & reflux est plus ou moins général, plus ou moins particu-

fier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent

VI. C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la Nature nous offre) que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre & ses parties constitutives.

VII. Les propriétés de la matiere & des corps organisés dépendent de cette opération.

VIII. Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent : & c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement.

XI. Il se manifeste particulierement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant : on y distingue des poles également divers & opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits & renforcés : le phénomène même de l'inclinaison y est observé.

X. La propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes & de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer MAGNÉTISME ANIMAL.

XI. L'action & la vertu du Magnétisme animal, ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés & inanimés. Les uns & les autres en sont cependant plus ou moins susceptibles.

XII. Cette action & cette vertu peuvent être renforcées & propagées par ces mêmes corps.

XIII. On observe à l'expérience l'écoulement d'une matiere dont la subtilité pénétre tous les corps, sans perdre notablement de son activité.

XIV. Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

XV. Elle est augmentée & réfléchie par les glaces comme la lumiere.

XVI. Elle est communiquée, propagée & augmentée par le son.

XVII. Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée & transportée.

XVIII. J'ai dit que les corps animés n'en étoient pas également susceptibles : il en est même, quoique très-rares, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps.

XIX. Cette vertu opposée pénétre aussi tous les corps : elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée, transportée ; réfléchie par les glaces & propagée par le son ; ce qui constitue non-seulement une privation, mais une vertu opposée positive.

XX. L'aimant, ſoit naturel, ſoit artificiel, eſt, ainſi que les autres corps, ſuſceptible du Magnétiſme animal, & même de la vertu oppoſée, ſans que ni dans l'un, ni dans l'autre cas, ſon action ſur le fer & l'aiguille ſouffre aucune altération ; ce qui prouve que le principe du Magnétiſme animal différe eſſentiellement de celui du minéral.

XXI. Ce Syſtême fournira de nouveaux éclairciſſemens ſur la nature du feu & de la lumiere, ainſi que dans la théorie de l'attraction, du flux & reflux, de l'aimant & de l'Electricité.

XXII. Il fera connoître que l'aimant & l'électricité artificielle n'ont à l'égard des maladies que des propriétés communes avec pluſieurs autres agens que la Nature nous offre ; & que s'il eſt réſulté quelques effets utiles de l'adminiſtration de ceux-là, ils ſont dûs au Magnétiſme animal.

XXIII. On reconnoîtra par les faits, d'après les Régles-Pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs, & médiatement les autres.

XXIV. Qu'avec ſon ſecours, le Médecin eſt éclairé ſur l'uſage des médicamens : qu'il perfectionne leur action, & qu'il provoque & dirige les criſes ſalutaires, de maniere à s'en rendre le maître.

XXV. En communiquant ma Méthode, je démontrerai par une théorie nouvelle des maladies, l'utilité univerſelle du Principe que je leur oppoſe.

XXVI. Avec cette connoiſſance, le Médecin jugera ſûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même des plus compliquées : il en empêchera l'accroiſſement, & parviendra à leur guériſon, ſans jamais expoſer le malade à des effets dangereux, ou des ſuites fâcheuſes, quels que ſoient l'âge, le tempérament & le ſexe : les femmes même dans l'état de groſſeſſe, & lors des accouchemens, jouiront du même avantage.

XXVII. Cette doctrine, enfin, mettra le Médecin en état de bien juger du degré de ſanté de chaque individu, & de le préſerver des maladies auxquelles il pourroit être expoſé. L'Art de guérir parviendra ainſi à ſa derniere perfection.

Quel cas doit-on ſaire de cette Théorie ?

N'eſt-il pas étonnant qu'on n'ait point donné à cette ſublime Théorie l'attention dont elle eſt ſi digne ? & qu'elle n'ait trouvé que des eſprits à la glace ? Une ſeule de ces Propoſitions implique-t-elle contradiction, ou peut-elle être taxée d'abſurdité ? Ne ſont-elles pas étroitement liées entr'elles, & en eſt-il une ſeule qu'on puiſſe détacher des autres ? Leur enſemble eſt-il oppoſé en quoi

que ce ſoit aux plus ſaines idées de la Phyſique, & ne préſente-t-il pas un tout dont l'exiſtence, s'il n'étoit qu'une illuſion, ſeroit infiniment à déſirer: & parfaitement digne de l'Auteur de la Nature ?

Qui oſera nier qu'il exiſte une influence entre tous les Etres, que la terre les ait tous liés entr'eux pour leur intérêt commun ?

Qui pourroit nier, qui ne pourroit concevoir qu'ils nagent tous dans un fluide infiniment ſubtil & continu, qui ſert de moyen à cette influence, de quelque nom qu'on le nomme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs ?

Qui pourroit nier que ſi cette influence exiſte réellement elle ne ſoit ſoumiſe à des loix conſtantes & admirables : elle ne s'exerce néceſſairement par un flux & reflux ſemblable à celui qu'éprouve la mer, & que la connoiſſance de ces loix ne ſervît merveilleuſement à dévoiler le grand ſecret de la Nature ?

N'eſt-ce pas un trait de génie ſublime d'avoir ſoupçonné & vérifié qu'il exiſte dans l'homme des propriétés relatives à celles de l'aimant; & d'après cette nouvelle eſpèce de comparaiſon, d'avoir apperçu des vérités admirables qui en devoient être néceſſairement la ſuite ?

Après être parvenu à ce point lumineux, ce même génie ne ſe ſeroit-il pas manqué à lui-même, s'il n'avoit cherché à imiter à l'égard de l'homme, ce qu'on avoit déjà découvert à l'égard de l'aimant, les moyens d'en diriger le Magnétiſme, de le communiquer, propager, augmenter : ſur-tout de l'appliquer au rétabliſſement des forces du corps.

Et comme cet agent eſt dans un état de mobilité continuelle, d'employer les moyens les plus analogues à cette mobilité, tels que la lumiere & le ſon, les glaces & les inſtrumens de muſique pour en accélérer les effets.

Cette Théorie ne renferme donc rien qui ſoit déraiſonnable, abſurde; tout en eſt marqué au coin du génie & conforme aux plus ſaines idées de la Phyſique. Et comme on n'a aucune raiſon pour la rejetter, on doit non-ſeulement admirer celui qui a ſi bien ſuivi les traces de la Nature, mais auſſi ſe livrer ſans balancer aux effets conſolans qui en ſont la ſuite, puiſqu'on n'auroit aucune raiſon de s'y refuſer.

Cette Théorie tient-elle à d'autres Principes ?

L'Auteur de cette belle Théorie ne s'eſt pas arrêté en ſi beau chemin : il eſt parvenu de conſéquence en conſéquence à des principes de la plus grande ſimplicité, mais par cela même ſi oppoſés aux principes reçus, qu'on s'eſt ſervi de ce qu'ils ont d'admirable & de vrai pour les rejetter comme faux.

Comme il n'exiſte qu'une vie & qu'une ſanté, de même, a dit M. *Meſmer*, il ne peut exiſter, & il n'exiſte en effet qu'une maladie & qu'un moyen de guérir, & ce moyen exiſte dans la Nature, n'en étant que l'imitation.

Qu'il n'y ait qu'une vie, qu'il n'y ait qu'une ſanté, chacun en conviendra aiſément : mais qu'il n'y ait qu'une maladie & qu'un moyen de guérir, c'eſt une aſſertion ſi oppoſée à toutes les idées reçues, qu'elle a ſoulevé tous les eſprits & révolté ceux même qui auroient eu du penchant pour la doctrine de M. *Meſmer*.

Mais que dira-t-on, s'il demeure prouvé qu'en phyſique comme au moral, la Nature a formé une ſeule route, & que l'ignorance s'eſt fourvoyée dans une multitude : qu'en phyſique comme dans d'autres ſciences, les hommes toujours accrochés & perdus dans l'immenſité des branches, n'ont preſque jamais ſu parvenir au tronc duquel dépendoient toutes ces branches, & ont toujours vu par conſéquent diviſion & multiplicité, là où il n'y avoit qu'unité & que ſimplicité ?

Alors on ſera rempli de reconnoiſſance pour l'Homme de génie qui au milieu de cette immenſité de routes a ſu reconnoître la ſeule que la Nature eut formée, & s'élancer juſqu'au tronc de l'arbre ſans s'égarer dans l'immenſité de ſes branches, & qui a eu le courage de renoncer à la route battue, malgré le nombre, le ſavoir & le luſtre de ceux qui la ſuivoient, & malgré les contradictions les plus étranges & les plus ſoutenues.

Mais telle eſt la vérité : elle s'avance lentement à travers le voile qui la couvre, afin que les uns ne ſoient pas aveuglés de ſon éclat, & que ceux qui ſont indignes de ſa grace, ne puiſſent en abuſer.

N'exiſte-t-il qu'une maladie ?

Pour s'entendre, il faut convenir des mots : tout dérangement de ſanté eſt une maladie : ce dérangement ſe manifeſte par une variété prodigieuſe de maux qui, dans la Médecine ordinaire, exigent des remèdes ou des traitemens divers, mais dont le but eſt toujours le même, de rendre à la Nature ſon véritable cours.

S'il exiſte donc divers maux, il n'exiſte cependant qu'une ſeule maladie, ce fâcheux état où le cours de la Nature eſt dérangé, altéré, obſtrué : toutes les fois donc qu'on pourra rétablir ce cours dans ſon état naturel, on diſſipera les maux qui étoient la ſuite de ſon dérangement : & s'il n'y a qu'un moyen de rétablir ce cours, il n'exiſte donc qu'un ſeul moyen de guérir, quels que

ſoient les ſymptômes divers ou les maux par leſquels ſe manifeſte la maladie du corps.

Meſſieurs les Médecins ſe conduiſent d'après les mêmes principes; car leur but eſt toujours de rétablir ce qui eſt dérangé : à la vérité, ils emploient divers remèdes ſuivant les divers ſymptômes de la maladie, ou ſuivant les organes différens qu'elle attaque : mais ils auroient tort, à ce qu'il me ſemble, d'en conclure : 1°. L'impoſſibilité d'un traitement commun à ces maux ou ſymptômes : 2°. Qu'ils guériſſent eux-mêmes ces maux par des routes différentes, puiſqu'ils ne peuvent employer que celle qui rétablira le cours de la Nature : 3°. Que la route qu'ils ſuivent ſoit différente du Magnétiſme animal, qu'ils rencontrent ſur leur chemin ſans s'en douter, & qu'ils mettent en œuvre réellement au moyen de leurs remèdes, par des combinaiſons naturelles & heureuſes qui leur font exécuter médiatement par le Magnétiſme animal, ce que M. *Meſmer* fait exécuter à celui-ci immédiatement.

C'eſt parce que ce Magnétiſme animal peut être mû médiatement par des moyens très-différens, qu'on voit les Médecins employer avec ſuccès dans les mêmes maladies des remedes abſolument oppoſés en apparence, & même changer ſouvent de ſyſtême à cet égard avec le même ſuccès, parce qu'il ſuffit qu'ils trouvent un moyen qui mette en œuvre le Magnétiſme animal, pour qu'ils opèrent la guériſon qu'ils deſirent, quoiqu'ils ne ſe doutent pas de la vraie cauſe qui donne à leurs remedes tant d'efficace.

Les uns & les autres cherchent également à guérir, comme fait la Nature elle-même, par le moyen des Crises, c'eſt-à-dire par des efforts qui diſſipent les obſtacles ou les cauſes par leſquelles le cours de la Nature eſt dérangé.

Les Médecins provoquent ces criſes par les remèdes qu'ils ordonnent; M. *Meſmer*, par ſon traitement : & dans tous ces cas, c'eſt le Magnétiſme animal qui eſt mis en jeu.

Le grand avantage du traitement par le Magnetiſme animal, conſiſte donc à agir par des procédés moins compoſés, d'un effet moins éloigné, immédiat, dégagé par conſéquent des inconvéniens qui ſont la ſuite néceſſaire de remèdes qui ne peuvent agir que par pluſieurs milieux dont chacun eſt un nouvel obſtacle au ſuccès.

Par exemple, les remèdes que la Médecine ordinaire emploie pour fondre les obſtructions, étant obligés de paſſer à travers nombre de viſcères avant de pénétrer au ſiége du mal, ſont néceſſairement affoiblis, peut-être dénaturés quand ils y arrivent : & lors même qu'ils y parviendroient ſans être affoiblis, ce qu'ils contiennent de Magnétiſme animal, ou la portion qu'ils en peuvent

mettre en jeu, eſt ſans doute affoibli par ſon mélange avec ces remèdes; tandis que ce même Magnétiſme mis en jeu directement, ſans mélange, doit produire des effets infiniment plus ſûrs.

Auſſi les criſes produites par la méthode de M. *Meſmer*, agiſſant immédiatement, ſont ſans danger, n'ont pas beſoin d'être éloignées les unes des autres, ſont auſſi conſolantes & auſſi bénignes que dangereuſes dans le cours ordinaire des choſes.

Elles ont un autre avantage, c'eſt d'accélérer les heureux effets de la Nature, ſans jamais occaſionner des criſes au-deſſus des forces du Malade.

Ce ſont des effets conſtans, aſſurés, calculables phyſiquement, & qu'on ſera obligé de reconnoître dès qu'on voudra réfléchir ſur ces belles combinaiſons, ſur la marche de la Nature dont la méthode de M. *Meſmer* ne s'éloigne pas un inſtant.

Cette ſimplicité & cette unité, caractères inconteſtables de la vérité, étoient bien dignes de paroître dans notre Siècle, & bien faits pour entraîner tous les eſprits : il ſera impoſſible qu'on ſe refuſe à leur évidence, dès qu'on voudra y donner quelqu'attention, qu'on ne ſera pas entraîné par ſa légereté ou par de vains préjugés.

Que doit-on penſer du ſilence des Facultés de Médecine & des Académies Littéraires ?

C'eſt un phénomène en apparence bien biſarre que celui du ſilence que gardent à l'égard d'une découverte auſſi grande, auſſi utile, les Facultés de Médecine & les Académies Littéraires. Il ſemble que ces Corps diſtingués par leurs connoiſſances & par leur mérite, devroient ſervir de flambeau aux hommes, relativement à cette découverte : qu'ils devroient être les premiers à en apprécier le mérite & à inviter les hommes à en profiter, ou à leur en faire voir le danger : cependant, un ſilence profond regne de leur côté, tandis que la multitude ſe jette dans les bras de celui qui annonce une découverte auſſi belle, & qu'un grand nombre de perſonnes dont on ne peut ſuſpecter le témoignage, diſent hautement les obligations qu'ils ont à cette découverte, & comme elle leur a rendu la ſanté & la vie. Ce ſilence paroît d'autant plus ſurprenant, que M. *Meſmer* n'a rien négligé pour intéreſſer en faveur du Magnétiſme animal, toutes les Facultés de Médecine & les Académies Littéraires ; & qu'il auroit cru leur manquer, s'il ne s'étoit pas conduit ainſi.

N'en

N'en concluons pas que la découverte de M. *Meſmer* n'eſt qu'une chimère, ou que ces Corps reſpectables ſont oppoſés réellement à cette découverte : nous ferions en cela également tort, & à ces Corps diſtingués & à cette découverte.

Ces Corps ſont conſacrés au maintien d'une doctrine conſtante, approuvée de tous les temps, ſupérieure à une foule d'opinions & de préjugés qui, ſans eux, auroient été infiniment funeſtes au genre humain : ils ne peuvent donc, ſans ceſſer d'être eux, adopter légèrement des doctrines nouvelles : ils ne peuvent régner que par l'opinion : il faut donc que toute opinion nouvelle ſoit devenue Nationale pour que ces Corps puiſſent l'adopter.

C'eſt ainſi que les Tribunaux & les Univerſités furent Sectateurs d'Ariſtote, juſqu'à ce que la Nation fut devenue Cartéſienne : de même, il fallut que la Nation eut abjuré le Cartéſianiſme & fut devenue Newtonienne, pour que l'Académie des Sciences oſât avouer le ſyſtême du ſavant Anglois.

En France, ce n'eſt point le Gouvernement, ce ne ſont point les Académies qui font l'opinion : leurs décrets ſont nuls quand ils précèdent celle-ci : il faut qu'ils ſe ſoumettent à cette opinion, c'eſt la Reine du Monde, c'eſt la Loi des François : en vain un de leurs Monarques voulut introduire trois Lettres dans l'Alphabet National, les trois Lettres diſparurent devant l'opinion. C'eſt ce qui fit dire ſi plaiſamment à l'Auteur immortel des Lettres Perſannes : » J'ai ouï parler d'une eſpèce de Tribunal qu'on appelle l'Académie » Françoiſe : il n'y en a pas de moins reſpecté dans le Monde : car on dit » qu'auſſi-tôt qu'il a décidé, le Peuple caſſe ſes Arrêts & lui impoſe des Loix » qu'il eſt obligé de ſuivre ».

Comme ces Corps diſtingués ne connoiſſent point la théorie dont s'appuie M. *Meſmer*, ils ne pourroient ſe décider que d'après l'expérience : mais l'expérience ſeule eſt-elle ûn Juge infaillible ? C'eſt ce que prétendent les Empyriques : auſſi les Corps Littéraires ont décliné ces expériences : c'eſt qu'on ne peut s'élever contre l'expérience, & que cependant ſur des matieres douteuſes, elle eſt inſuffiſante : car on peut toujours craindre des expériences contraires. Dès qu'on eſt dénué de principes, on ne peut jamais dire juſqu'où ira l'expérience, où elle s'arrêtera : car de conſéquence en conſéquence, il peut n'y avoir point de fin.

Tout ce qu'on peut deſirer de la part des Facultés de Médecine & des Académies ſavantes dans une pareille ſituation, c'eſt qu'elles ne prennent aucun parti, ni pour ni contre : que ces Corps ne riſquent pas de ſe déshonorer en attaquant une doctrine qui pourroit être vraie : & qu'ils ne témoignent pas de la

légereté en adoptant trop promptement un systême qui pourroit changer l'ensemble de leur doctrine, & qui exigeroit d'eux des sacrifices qui ne seroient peut-être pas dans ce moment en leur pouvoir. Qu'ils restent ainsi tranquilles Spectateurs du combat jusques à son entière & pleine décision : & que ceux d'entr'eux dont le génie & les facultés seront assortis à ces belles découvertes, ne rougissent pas de devenir les Elèves de la Nature, après avoir été ceux de l'opinion.

Ainsi le Public n'étant plus balancé entre la nouvelle & l'ancienne doctrine, sera mieux en état d'en juger, & de reconnoître la vérité qu'éloignent sans cesse les considérations particulieres & les intérêts personnels.

Quelle a été la conduite de M. Mesmer à l'égard de ces Corps Savans?

Les principes que nous venons d'établir, sont d'autant plus essentiels, que, comme nous l'avons dit, M. *Mesmer* a fait diverses tentatives pour engager les Facultés de Médecine & les Académies de l'Europe à accueillir sa découverte : & que ces Corps, fideles à ces principes, ne l'ont point écouté : ici, nous ne ferons que rendre un compte très-succinct de ces tentatives, & de leur peu de succès.

» L'Histoire du Magnétisme animal, présente cinq époques principales : 1°. Relations avec la Faculté de Médecine de Vienne : 2°. Relations avec l'Académie des Sciences de Paris : 3°. Relations avec la Société Royale de Médecine de Paris : 4°. Relations diverses pendant les deux années suivantes : 5°. Relations avec la Faculté de Médecine de Paris ».

Qui a vû une de ces Relations, les a toutes vues : c'est par-tout les mêmes résultats : des Savans faits pour voir, qui ne voient rien, qui nient tout, qui repoussent tout : qui, accoutumés à une route, ne peuvent ni en prendre une autre, ni admettre l'existence d'aucune autre : pour qui tout ce qui est hors de leur sphère, n'est que folie, absurdité ou imagination abusée.

C'est à Vienne que M. *Mesmer* jetta en 1766 les premiers fondemens de cette doctrine, & qu'il en fit les premières épreuves. Quittant ensuite sa Patrie, il vient à Paris, fait en diverses occasions des expériences sous les yeux de divers Membres de l'Académie des Sciences : ils sont convaincus, disent-ils, mais ils n'oseroient rendre compte à l'Académie de ce qu'ils ont vu, dans la crainte qu'on ne se moque d'eux. Enfin, il prend le parti d'écrire à l'un d'eux pour engager l'Académie à faire suivre ses expériences par quelques

personnes de son Corps : mais l'Académie décide qu'on ne s'occupera point de la découverte de M. *Mesmer*.

La Société Royale de Médecine veut, de son côté, inspecter M. *Mesmer*, parce que c'est à elle à juger de tout remède nouveau : il consent de la rendre témoin de ses expériences, par Députés, & non par Commission : tout est rompu, parce que c'est une Commission qu'on entend lui envoyer, & non de simples Députés : & on lui dit fort honnêtement qu'on ne prend intérêt ni à sa personne, ni à son traitement, ni à sa découverte.

C'étoit en 1778, année douloureuse pour M. *Mesmer*, qui dut se trouver dans un étonnement sans égal, en voyant l'indifférence de deux Corps respectables dans lesquels il sembloit si naturellement qu'il devoit trouver des Patrons & des Défenseurs zèlés : il dépeint avec tant d'énergie la situation dans laquelle il se trouva à cette époque, que je ne saurois me dispenser d'en transcrire ici le tableau : on se formera une plus juste idée de sa constance & de sa grandeur d'ame, sentimens qui ne pouvoient être l'effet que de la ferme persuasion dans laquelle il étoit d'avoir fait la découverte la plus utile, & qu'avec elle il triompheroit nécessairement de l'indifférence & de l'incrédulité.

» En résumant ma situation, dit-il, je voyois que pour salaire de mes travaux, de mes complaisances & de mes peines, il me restoit le témoignage de ma conscience : il étoit à-peu près seul.

» J'avois multiplié les expériences pour prouver l'action du Magnétisme animal ; & cependant je n'avois pu faire reconnoître l'action du Magnétisme animal.

» J'avois entrepris un nombre assez considérable de traitemens, pour prouver que le Magnétisme animal étoit un moyen de guérison dans les maladies les plus invétérées ; & cependant, je n'avois pu faire reconnoître que le Magnétisme animal étoit un moyen de guérison.

» Ma profession de Médecin m'avoit mis autrefois à Vienne en quelque considération : ma découverte m'y avoit mis dans le plus grand discrédit.

» En France, j'étois un objet de risée, livré à la tourbe académique.

» Si, dans le reste de l'Europe, mon nom parvenoit à frapper quelquefois la voûte des Temples élevés aux Sciences, ce n'étoit que pour être repoussé avec mépris.

» Heureusement, je n'étois pas dans le besoin. La fortune, secondant mon cœur altier, ne faisoit pas dépendre le sort de l'humanité de ma faim ou de ma soif. Elle étoit juste la fortune ; car si par malheur le précieux secret que

» m'a confié la Nature étoit tombé en des mains néceſſiteuſes, il auroit couru » les plus grands dangers...

» Je dois être protégé, je deſire l'être; mais c'eſt par le Monarque, Pere de » ſes Peuples, par le Miniſtre dépoſitaire de ſa confiance, par les Loix amies » de l'homme juſte & utile...

» Cependant, plus iſolé dans Paris que ſi je n'avois été connu de perſonne, » je jettai les yeux autour de moi, pour découvrir ſi je ne pouvois pas m'ap- » puyer de quelqu'homme né pour la vérité. Ciel! quelle vaſte ſolitude! quel » déſert peuplé d'êtres inanimés pour le bien »!

Certainement, la ſolitude ne pouvoit être plus grande : mais pouvoit-il en être autrement? M. *Meſmer* ne s'étoit adreſſé qu'à des Corps qui ne pouvoient l'écouter, & qu'il ſembloit cependant avoir pris pour ſes Juges : il ne convenoit donc à perſonne de ſe mettre en avant : c'eût été vouloir décider la queſtion, ſe mettre au-deſſus de ces Corps reſpectables. M. *Meſmer* devoit donc ſe trouver iſolé, quoique Paris fût rempli de perſonnes très-animées pour le bien, & très-empreſſées à l'encourager, & ſur-tout à favoriſer les découvertes utiles : mais dont les trois quarts n'avoient jamais entendu parler de la ſienne, & dont le reſte étoit retenu par la conduite des Lettrés.

L'exemple de M. Bailli, de l'Académie des Sciences, prouve ce qu'auroient fait les Particuliers s'ils avoient été à même de ſuivre de près la découverte de M. *Meſmer* : ce Savant Académicien ayant fait, quelque temps après, la connoiſſance de celui-ci, il n'exigea pas que M *Meſmer* le convainquît par des expériences que la Nature en pouvoit ſavoir plus que lui : & il eut l'honnêteté de prendre ſa défenſe en pleine Académie, en ajoûtant que ſa découverte méritoit qu'on s'en occupât : c'eſt avec un vrai plaiſir que nous inſiſtons ſur les juſtes éloges que M. *Meſmer* donne à ce Savant.

A la fin de cette même année, quelques Médecins de la Faculté de Paris ſuivirent les expériences de M. *Meſmer* : au bout de ſept mois, ils trouverent des difficultés à décider en quel cas les guériſons ſont dues à la Médecine, & en quel cas elles ſont dues à la Nature : là s'éteignirent les Conférences, mais commencerent les attaques par écrit.

Quels ſont les écrits contre M. Meſmer ?

M. de Horne publia en 1780 une Brochure de 16 pages in-12. ſous ce titre : *Réponſe d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province, ſur le prétendu Magnétiſme animal de M.* Meſmer. Selon M. de Horne, les malades

de M. *Mesmer* sont des gens crédules, des imaginations exaltées, des vaporeux, des esprits foibles, timides, dignes de pitié : Quant à M. *Mesmer*, il a de l'assurance, de l'adresse, de l'artifice ; il a monté un théâtre, il y fait les exercices, & s'y escrime merveilleusement : il est un Thaumaturge, un Prométhée, l'Opérateur *Mesmer*.

Nous l'avons dit, des injures ne sont pas des preuves : & si ceux que M. *Mesmer* a guéris ne sont pas des gens timides, des esprits foibles, des vaporeux, des imbécilles, dignes de la pitié de M. de Horne ; s'ils sont aussi compétens pour juger de leur état que M. de Horne, que devient la sortie de celui-ci, & quelle idée doit-on se former de son jugement & de son impartialité ?

M. Bacher, dans son Journal de Médecine, voulut aussi se donner le divertissement de plaisanter du Magnétisme animal : il se crut en droit d'argumenter contre cette découverte, parce que les trois Médecins qui ont abandonné les Expériences de M. *Mesmer*, gardent le silence. « Nous les connoissons tous trois, dit-il, & nous sommes garants que s'ils eussent été » témoins de quelques Cures véritablement opérées par le Magnétisme animal, ils n'hésiteroient pas à l'attester ; mais ils gardent le silence ».

Ils gardent le silence, M. Bacher ! & cette preuve négative est pour vous une démonstration ? Quelle est donc cette étrange Logique ? Avez-vous sommé ces Messieurs de vous dire la vérité ? Avez-vous été établi Juge pour les interroger ? Et si M. *Mesmer* vous disoit, ils gardent le silence, donc ils ont vu, donc ils sont pour moi, qu'auriez-vous à répondre ?

Hé-bien ! M. Bacher, moi qui n'ai point l'honneur de les connoître, je prétends les juger mieux que vous, en disant que leur constance à suivre pendant sept mois entiers les opérations de M. *Mesmer*, & leur silence profond depuis ce tems-là, est pour moi une preuve convaincante qu'ils ont vu des Phénomènes dignes de la plus grande curiosité & du plus grand intérêt : que ces Phénomènes seuls ont pu soutenir leur constance & leur attention pendant une durée de tems aussi considérable ; que ces Phénomènes ont tous été si favorables à M. *Mesmer*, qu'on n'a vu aucun moyen soit de les nier, soit de démontrer d'aucun qu'ils fussent l'effet du Charlatanisme ou d'une imagination exaltée ; mais que ne pouvant remonter à la vraie cause de ces Phénomènes, à la théorie qui seule peut les expliquer, on a pris le parti du Sage, celui de garder le plus profond silence.

En effet, qu'auroient-ils eu plus que M. *Mesmer*, ces Messieurs, pour s'attirer la confiance du Public, pour fixer son opinion ? ils ne pouvoient par-

tager ſon triomphe, & ils ſe ſeroient mis hors d'état de lui être jamais d'aucune utilité. Voilà ce que vous n'avez point vu, M. Bacher, & ce que vous ne pouviez voir.

Ce ſeroit une grande & belle queſtion à traiter, juſques à quel point on peut & on doit ſervir la vérité, ſoit en parlant en ſa faveur, ſoit en gardant le ſilence ! mais qui la réſoudra cette belle & ſublime queſtion ?

La vérité éternelle a dit, qui n'eſt pas contre nous eſt pour nous : ces trois Médecins par leur ſilence, ſont donc des témoins admirables en faveur de M. *Meſmer* ? S'ils n'avoient jamais rien vu, ils n'auroient pas eu la patience d'aller juſqu'au ſeptieme mois : des perſonnes ſages, honnêtes, intelligentes ne ſe laiſſent pas amuſer comme cela ; mais l'expérience d'un mois faiſoit deſirer celle du mois ſuivant.

S'ils n'avoient rien vu, ils n'auroient pas gardé le ſilence au bout de ſept mois : indignés, ils auroient dit hautement, publiquement, qu'ayant eu la complaiſance de ſe prêter à l'examen de la vérité avec une patience & une attention à toute épreuve, ils n'avoient remporté de tous leurs ſoins & de toutes leurs peines que la conviction pleine & entiere de l'impoſture ou de l'ignorance : ils l'auroient dit aſſez haut pour que l'indignation ſuccédât à l'étonnement ; & que dès ce moment M. *Meſmer* fût couvert de confuſion, & abandonné du peu de perſonnes auxquelles il auroit fait illuſion.

Voilà, M. Bacher, ce que je conclus du ſilence des trois Médecins que vous connoiſſez : je crois leur rendre plus de juſtice que vous, parce que mon raiſonnement me paroît plus fondé en principes que le vôtre ; que dans votre ſyſtême leur ſilence eſt déraiſonnable & ne tient à rien ; & que dans le mien, il fait honneur à leur ſageſſe & à l'amour que tout homme doit avoir pour la vérité, dont il ne doit pas même ſe montrer l'ami de peur de lui nuire, s'il ne peut juſtifier ſon choix par une victoire complette.

C'eſt par cette même raiſon que je ne garde pas le ſilence ; car lors même que je le garderois, on n'en pourroit rien conclure ni pour ni contre M. *Meſmer*, puiſque je n'ai nulle voix en Chapitre ; la reconnoiſſance ſeule m'invite à parler, ainſi que le deſir d'engager mes ſemblables à ſe mettre à même d'éprouver ce mieux que je crois que M. *Meſmer* eſt ſeul en état de leur donner, juſqu'à ce que MM. nos Docteurs embraſſent eux-mêmes ſa théorie & ſa pratique : & ces motifs ſont plus que ſuffiſans, ſans doute, pour m'excuſer auprès du Public, puiſque je ne ſuis pas dans le cas d'exiger, pour me déterminer, autant que les perſonnes appellées par leur état à avoir un ſentiment *à priori* ſur des objets auſſi importans.

Trop heureux, ſi je puis par mon exemple hâter le moment où l'on n'aura plus de doute ſur la ſublimité & la certitude de l'une, & ſur l'utilité admirable de l'autre !

Mais revenons à la ſuite des faits. La Faculté de Médecine fut ſollicitée enſuite par M. Rouſſel de Vauzeſmes à s'élever contre M. *Meſmer* & contre ſa Doctrine.

Cet Acteur du moment, dont on n'a plus entendu parler depuis ce tems-là, étoit un jeune Médecin, bien ardent, peu aviſé qui eſpéra de ſe couvrir de gloire en haranguant la Faculté contre M. *Meſmer* : tels les Tribuns de Rome ſe faiſoient un plaiſir de s'élever contre les Sénateurs les plus illuſtres ; tels on vit ſouvent dans cette fière République, de jeunes étourdis citer devant le Peuple les Romains les plus diſtingués, pour ſe faire un nom, pour avoir l'air d'être quelque choſe. Voici le début de celui-ci.

« De tous les tems, il a exiſté des gens à ſecret, poſſeſſeurs de recettes miraculeuſes pour la guériſon des maladies : & le Public, ignorant en Médecine, a toujours été la dupe des vaines promeſſes de ces aventuriers. Ils n'établiſſent nulle part une demeure fixe ; car leurs manœuvres ſont bien-tôt miſes au grand jour ; & ce même Public, honteux d'avoir été groſſierement ſéduit, les traite enſuite avec l'indignation qu'ils ont juſtement encourue : mais par une foibleſſe attachée à l'humanité qui ne ceſſe de courir après l'erreur, s'il vient encore à paroître ſur la ſcène un nouveau Charlatan, il attire bien vîte tous les regards de la multitude. Ainſi M. *Meſmer*, après avoir fait pendant aſſez long-tems beaucoup de bruit à Vienne en Autriche, après avoir été, comme c'eſt la coutume, démaſqué & ridiculiſé, eſt venu établir ſon théâtre dans cette Capitale, où depuis près de trois ans il donne des repréſentations le plus tranquillement du monde. Tous les Médecins qui exerçoient ici noblement leur profeſſion ſe contentoient de le mépriſer....

L'Orateur termine ainſi ſon étrange Plaidoyer : » J'aurai rempli la tâche que je me ſuis impoſée, ſi j'ai pu, MM. vous prouver les manœuvres de M. *Meſmer*.... ſi j'ai démontré le ridicule, le faux de ſes principes, l'abſurdité, l'impoſſibilité, la fauſſeté des Cures qu'on vous préſente à examiner.... J'attaque ſeulement ſa ridicule & très-dangereuſe Doctrine, que je regarde comme ennemie du bien public, & qui compromet cette Compagnie ».

Il faut en convenir, M. de Vauzeſmes, vous êtes vraiment un homme fort habile, puiſque par vos ſeules lumieres vous avez pu découvrir il y a

trois ans que M. *Mesmer* n'est qu'un Charlatan, qu'un Aventurier à recettes, qu'on a démasqué & ridiculisé à Vienne, & qui ne jouit à Paris que d'une gloire momentanée qu'il ne mérite pas même, selon vous, d'autant meilleur Juge, sans contredit, que jamais on ne sera dans le cas de mettre en question, si ceux que vous guérirez en seront redevables à la Nature ou à vous.

Cependant, cette célébrité se soutient, elle augmente de plus en plus! MM. les Médecins les plus distingués commencent à croire qu'elle est fondée; quelques-uns d'eux adressent même à celui que vous attaquez, des malades qu'ils reconnoissent ne pouvoir être guéris par les remedes connus & avoués de toutes les Facultés.

Mais si c'étoit vous-même, M. de Vauzesmes, qui par un jugement précipité vous vous fussiez déclaré ennemi du bien public en éloignant les hommes d'une Doctrine excellente, vous vous fussiez montré un vrai Charlatan en calomniant la sienne; si le rôle que vous avez joué en face de la Faculté est un rôle ridicule & dangereux, n'ayant que l'erreur & l'imposture pour base; s'il est démontré que ces principes que vous rejettez, sans les connoître, sont fondés sur la Nature; si c'est vous qui méritez le mépris & l'indignation dont vous avez voulu accabler la vérité; si vous avez insulté, persécuté le grand homme que vous deviez écouter; si vous avez à vous reprocher la mort de tous ces infortunés que M. *Mesmer* auroit conservés, ainsi qu'il a fait à mon égard, mais que vos malheureuses assertions ont détournés de la juste confiance qu'il méritoit; de quels remords ne devez-vous pas être agité? quelle ne doit pas être votre honte dans tous les siecles? & en quelle exécration ne devez-vous pas être?

Je ne vois qu'un seul moyen de vous laver de cette tache profonde, vous & vos semblables, d'expier une conduite qu'on ne sauroit pardonner qu'en faveur de votre jeunesse, de vos préjugés, de votre ignorance : c'est de revenir sur vos pas, d'ouvrir les yeux à la lumiere, d'en devenir l'Apôtre avec cette même chaleur que vous avez mise pour la détruire, & à présenter à la Faculté que vous induisîez en erreur, un Mémoire directement contraire à celui qui a le malheur de porter votre nom.

Mais hâtez-vous; car la vérité vous gagnera de vîtesse; & lorsque vous serez seul de votre opinion, quelle ressource vous restera-t-il pour réparer le mal que vous aurez fait?

Quelles

Quelles propositions faisoit M. Mesmer *à la Faculté de Médecine ?*

Tandis que la Faculté de Médecine prêtoit l'oreille à ce discours, elle la fermoit aux propositions de M. *Mesmer* ; voici le Mémoire qu'il avoit demandé qu'on lui présentât dans cette même Séance.

» La découverte du Magnétisme Animal a donné lieu à l'impression d'un » Mémoire, dans lequel il est avancé que la Nature offre un moyen univer- » sel de guérir & de préserver les hommes : qu'avec cette connoissance, le » Médecin jugera surement l'origine, la nature & les progrès des maladies, » même des plus compliquées ; qu'il en empêchera l'accroissement, & par- » viendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dange- » reux ou à des suites fâcheuses, quel que soit l'âge, le tempérament & le » sexe.

» Ce système, en opposition à toutes les idées reçues, a passé pour illusoi- » re : l'Auteur de la découverte s'y attendoit, mais il n'a pas tardé à justifier » le raisonnement par le fait.

» Il a entrepris, aux yeux de tout Paris, un nombre considérable de traite- » mens : les soulagemens procurés & les Cures opérées par le Magnétisme » Animal, ont invinciblement prouvé la vérité des assertions avancées.

» Néanmoins, il faut observer que les expériences faites jusqu'à ce jour, » ont dépendu de tant de volontés diverses, que la plupart n'ont pu être por- » tées au point de perfection dont elles étoient susceptibles : car si quelques » malades ont suivi leur traitement avec la constance & l'assiduité nécessai- » res, il en est un grand nombre qui les ont sacrifiés à des convenances » étrangeres.

» Si l'Auteur ne visoit qu'à la célébrité, il suivroit constamment la mê- » me marche ; mais l'espoir d'être plus généralement utile lui en prescrit une » autre.

» Il a pour but de convaincre le Gouvernement ; mais le Gouverne- » ment ne peut raisonnablement statuer en pareille matiere qu'à l'aide des » Savans.

» S'il est en Europe un Corps qui, sans présomption, puisse se flatter d'une » prépondérance non-récusable dans l'objet dont il est question, c'est sans » doute LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

» S'adresser par son entremise au Gouvernement, est donc la preuve la plus » formelle de la sincérité de l'Auteur, & de l'honnêteté de ses vues.

» En conséquence, il propose à la Faculté de prendre d'un commun ac-
» cord & sous les auspices formels du Gouvernement, les moyens les plus dé-
» cisifs de constater l'utilité de sa découverte.

» Rien ne paroîtroit mener plus directement à ce but, que l'essai compara-
» tif de la méthode nouvelle, avec les méthodes anciennes.

» L'Administration des remedes usités, ne pouvant être en meilleures mains
» qu'en celles de la Faculté, il est évident que si la méthode nouvelle obte-
» noit l'avantage sur l'ancienne, les preuves en sa faveur seroient des plus
» positives.

» Voici quelques-uns des arrangemens qui pourroient être pris à cet
» égard. Il est inutile de dire que de part & d'autre on doit conserver la plus
» grande liberté d'opinions, & une autorité égale sur les malades soumis à
» chaque traitement.

» 1°. Solliciter l'intervention du Gouvernement; mais comme il est aisé
» de sentir que la demande d'un Corps tel que la Faculté doit avoir plus de
» poids que celle d'un particulier, il seroit à propos qu'avant tout la Faculté
» se chargeât de cette négociation.

» 2°. Faire choix de vingt-quatre malades, dont douze seroient réservés
» par la Faculté pour être traités par les méthodes ordinaires : les douze au-
» tres seroient remis à l'Auteur qui les traiteroit suivant sa méthode parti-
» culiere.

» 3°. L'Auteur exclut de ce choix toutes maladies V...,

» 4°. Il seroit préalablement dressé Procès-verbal de l'état de chaque ma-
» lade : chaque Procès-verbal seroit signé, tant par les Commissaires de la Fa-
» culté que par l'Auteur, & par les personnes préposées par le Gouver-
» nement.

» 5°. Le choix des malades seroit fait par la Faculté, ou par la Faculté &
» l'Auteur réunis.

» 6°. Pour éviter toutes discussions ultérieures, & toutes les exceptions
» qu'on pourroit faire d'après la différence d'âge, de tempérament, de mala-
» die, de leurs symptômes, &c. la répartition des malades se feroit par la
» voie du sort.

» 7°. La forme de chaque examen comparatif des maladies & leurs épo-
» ques seroient fixées d'avance, afin que par les suites il ne pût s'élever au-
» cune discussion raisonnable sur les progrès obtenus par l'une ou l'autre des
» méthodes.

» 8°. La méthode de l'Auteur exigeant peu de frais, il ne demanderoit

» aucune récompenſe de ſes ſoins; mais il paroîtroit naturel que le Gouver-
» nement prît ſur lui les dépenſes relatives à l'entretien des vingt-quatre
» malades.

» 9°. Les perſonnes prépoſées par le Gouvernement, aſſiſteroient à cha-
» que examen comparatif des malades, & en ſigneroient les Procès-Verbaux :
» mais comme il eſt eſſentiel d'éviter de la part du Public toutes inculpations
» d'intelligence ou de connivence, il ſeroit indiſpenſable que les Prépoſés
» du Gouvernement ne fuſſent pris dans aucun Corps de Médecine.

» L'Auteur ſe flatte que la Faculté de Médecine de Paris ne verra dans
» les propoſitions ci-deſſus, qu'un juſte hommage rendu à ſes lumieres, &
» l'ambition de faire proſpérer par les ſoins d'un Corps cher à la Nation, la
» vérité qui peut lui être la plus avantageuſe ».

Ces propoſitions, je crois que M. *Meſmer* les maintient encore, & je ſuis très-perſuadé qu'il eſt encore prêt à les exécuter dès que le Gouvernement le déſireroit.

Le Magnétiſme Animal guérit-il? ne guérit-il pas? Que répond M. Meſmer?

Le Public, toujours enfant, toujours prompt à ſe prévenir, toujours courant où il ne faut que marcher, a voulu gagner de vîteſſe M. *Meſmer*; & ſuppoſant qu'on étoit guéri, a voulu ſavoir ſi l'on étoit bien guéri par le Magnétiſme, & ſi on l'étoit pour toujours. De-là des queſtions ſans fin, auxquelles M. *Meſmer* a fait des réponſes que perſonne n'a écoutées, que perſonne n'écoute, que peut-être perſonne n'écoutera; & qui par conſéquent n'empêchent pas qu'on ne revienne cent fois ſur les mêmes queſtions : nous ne ſaurions donc nous diſpenſer de mettre ſous les yeux de nos Lecteurs ces réponſes telles que M. *Meſmer* les fit imprimer il y a trois ans.

» Si je n'avois obtenu de ma découverte qu'une action ſenſible ſur les
» corps animés, elle n'en offriroit pas moins en Phyſique un de ces Phéno-
» mènes curieux & extraordinaires qui néceſſitent l'attention la plus ſérieuſe,
» tout au moins juſqu'à ce qu'il ſoit reconnu par des expériences exactes,
» multipliées & retournées en tout ſens, qu'il n'y a aucun avantage réel à en
» eſpérer.

» Aujourd'hui cette derniere ſuppoſition ſeroit inadmiſſible, puiſqu'il eſt
» prouvé que l'action du Magnétiſme Animal eſt un moyen de ſoulagement
» & de guériſon dans les maladies : ſeulement, l'indifférence ſur un fait de

» cette nature ſeroit un phénomène plus inconcevable que la découverte » elle-même.

» Les données que j'ai acquiſes ſur l'efficacité du Magnétiſme Animal » ſont très-ſatisfaiſantes. En général, il doit venir à bout de toutes les mala- » dies, pourvu que les reſſources de la Nature ne ſoient pas entierement » épuiſées, & que la patience ſoit à côté du remede; car il eſt dans la marche » de la Nature de rétablir lentement ce qu'elle a miné. Quoi que l'homme » deſire & faſſe dans ſon impatience, il eſt peu de maladies d'une année dont » on guériſſe en un jour.

» Les effets que je produis m'indiquent aſſez promptement & aſſez ſure- » ment les ſuccès que je dois craindre ou eſpérer. Néanmoins, je ne prétends » pas à l'infaillibilité : il peut m'arriver de mal calculer les forces de la Na- » ture : je puis en eſpérer trop & n'en pas eſpérer aſſez : le mieux eſt d'eſſayer » toujours, parce que lorſque je ne réuſſis pas, j'éprouve au moins la con- » ſolation de rendre l'appareil de la mort moins affreux, moins intolérable.

» Le Magnétiſme animal ne guérira certainement pas celui qui ne ſentira » le retour de ſes forces que pour ſe livrer à de nouveaux excès. Avant toutes » choſes, il eſt indiſpenſable que le malade veuille bien être guéri.

» Une guériſon ſolide dépoſe plus en faveur de la ſolidité des Cures par le » Magnétiſme animal, que dix rechûtes ne prouveroient contre; car une re- » chûte méritée ne prouvant pas que la maladie n'a pas été guérie, il doit » toujours reſter la ſuſpicion que le malade a mérité ou provoqué ſa rechûte.

» Pour guérir véritablement une maladie, il ne ſuffit pas de faire diſpa- » roître les accidens viſibles : il faut en détruire la cauſe. Par exemple, la » cécité qui provient d'embarras dans les viſcères, ne ſera véritablement gué- » rie que par l'enlevement de l'obſtruction qui l'a occaſionnée.

» Une pareille cure ſeroit parfaite aſſurément : néanmoins, elle pourroit » ne plus le paroître par les ſuites, ſi le malade ſe diſſimuloit le penchant que » la Nature conſerveroit quelque tems, peut-être même le reſte de la vie, vers » le cours fâcheux dont elle auroit été détournée. Dans cette hypothèſe, il » eſt ſenſible que l'obſtruction pourroit ſe former de nouveau, les accidens » détruits reparoître ſucceſſivement, & cependant la Cure n'avoir pas été » moins réelle.

» La connoiſſance de ce dernier danger me portera toujours à encoura- » ger les perſonnes que j'aurai guéries, à recourir de tems à autre aux trai- » temens par le Magnétiſme animal, ſoit pour éprouver leur ſanté, ſoit pour » la maintenir, ſoit pour la raffermir s'il y a lieu.

» Aux causes physiques, on doit ajouter l'influence des causes morales :
» l'orgueil, l'envie, l'avarice, l'ambition, toutes les passions avilissantes de
» l'esprit humain, sont autant de sources invisibles de maladies visibles. Com-
» ment guérir radicalement les effets de causes toujours subsistantes ?

» J'en dis autant des renversemens de fortune & des chagrins intérieurs si
» communs dans le monde : le Magnétisme animal ne guérit pas de la perte
» de cent mille livres de rente, ni d'un mari brutal ou jaloux, ou d'une fem-
» me acariâtre ou infidelle, ni d'un pere & d'une mere dénaturés, ni d'enfans
» ingrats, ni d'inclinations malheureuses, de vocations forcées, &c. &c.

» La funeste habitude des médicamens opposera long-tems des obstacles
» aux progrès du Magnétisme-animal : les maux auxquels nous livre la sévère
» Nature ne sont ni si communs, ni si longs, ni si ravageurs, ni si résistans
» que les maux accumulés sur nos têtes par cette foiblesse. Un jour cette vé-
» rité sera démontrée, & l'humanité m'en aura obligation. En attendant,
» il est juste d'observer que si le Magnétisme-animal guérit quelquefois de mé-
» dicamens déjà pris, il ne guérit jamais de ceux qu'on prendra par la suite :
» les personnes qui sortant de chez moi se jettent par impatience ou par su-
» perstition dans les remédes usités, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes
» des accidens qu'ils éprouvent.

» Ces diverses considérations doivent indiquer suffisamment que la ques-
» tion de la solidité ou de la non-solidité des cures par le Magnétisme-animal,
» est plus compliquée qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil.

» Sur quoi fonderoit-on la crainte que le Magnétisme-animal n'épuise les
» ressources de la Nature ? Ce n'est-là qu'une présomption : présomption pour
» présomption, il seroit plus raisonnable & plus consolant de penser que l'imi-
» tation de la Nature, travaillant à notre conservation, doit se ressentir de
» sa bénignité.

» Quoique mon expérience m'ait appris que le Magnétisme-animal, en-
» tre les mains d'un homme sage, n'exposera jamais le malade à des suites
» fâcheuses, je conviens que cette question est de fait, & ne peut être déci-
» dée avec connoissance de cause, qu'au moyen d'expériences aussi constan-
» tes que réfléchies : mais c'est précisément par cette raison que ma voix seule
» peut être de quelque poids à cet égard, jusqu'à ce que la communication
» & l'étude approfondie de ma doctrine donnent le droit de se croire autant
» ou plus éclairé que moi.

Quels Phénomènes caractérisent les effets du Magnétisme-animal?

Si le Magnétisme-animal est un Agent, & s'il est puisé dans la Nature même, il doit offrir des phénomènes qui lui seront propres, & qui infiniment supérieurs aux effets de tout autre Agent, de toutes les vertus connues dans la Médecine ordinaire, prouveront de la maniere la plus sensible & la plus étonnante, que rien ne lui est comparable dans l'Univers, & que la Nature s'y déploie avec toute sa magnificence, sa bienfaisance & sa certitude, ou son infaillibilité; qu'elle y offre au suprême degré toutes ces vertus ou ces propriétés qui annoncent sa présence, soit au retour du Printems, soit dans les heureux effets de cette multitude de plantes, & de simples auxquels elle a imprimé de merveilleuses propriétés.

Mais tels sont les phénomènes qu'offre le Magnétisme-animal, si étonnans pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, ou qui n'en ont pas été témoins, qu'ils les prennent pour l'effet de l'enthousiasme ou de l'illusion d'esprits assez foibles & assez crédules pour attribuer à une cause des effets qu'elle ne produit pas; tandis qu'aux yeux de tout spectateur calme & tranquille, ils n'ont rien d'étonnant, puisqu'il y voit le sceau de la Nature toujours grande & sublime, & dont les effets immédiats doivent laisser infiniment loin ceux de tout autre Agent subordonné.

A la tête de ces phénomènes mettons la force avec laquelle cet Agent ranime la Nature épuisée, la chaleur & la nutrition qui en est la suite, l'énergie qu'elle donne au corps le plus affoibli pour soutenir les remédes ordinaires: ce phénomène admirable & incontestable pourroit être appuyé ici par une multitude d'exemples: j'ai déjà parlé de cette Dame hydropique que M. *Mesmer* mit en état dans quelques jours de soutenir une ponction déclarée son coup de mort par la Médecine ordinaire.

En moins de quinze jours, il a fait à mon égard ce que n'avoient pu vingt Printems & autant d'Etés, de rendre la chaleur à mes pieds, & de me donner des pieds de quinze ans, débarrassés de cors & de leur vieille & dure écorce.

C'est ainsi qu'il a rendu la chaleur & la nutrition aux doigts paralysés de ma niéce aînée qu'un accident avoit privé de chaleur & de vie.

Un second phénomène non moins étonnant, & qui se lie étroitement avec celui-là, c'est le courage & la constance qu'inspire ce traitement: plus on le

ſuit & plus on s'y attache : aucun Médecin ne peut inſpirer la même confiance, & cette ardeur qui triomphe du tems & du doute.

Cet effet eſt vraiment étonnant à l'égard des perſonnes qui ſont attaquées des nerfs : le traitement en renouvellant les ſymptômes de leur maladie, leur occaſionne des criſes terribles en apparence, des convulſions effrayantes, même pour ceux qui les ont vues le plus ſouvent : cependant les perſonnes les plus délicates, douées de ſens, de raiſon, d'une extrême ſenſibilité, de beaucoup d'eſprit, & incapables de ſe faire illuſion, après avoir été expoſées à ces criſes violentes, biſarres & ſingulieres, reviennent le lendemain avec la même ſérénité & le même empreſſement que la veille ; bien plus, quoiqu'elles ſentent les approches de la criſe, elles ne l'évitent point, & la déſirent même.

C'eſt qu'elles ſavent par leur expérience que ces criſes ſont auſſi ſalutaires & auſſi conſolantes que les effets des remédes ordinaires ſont fâcheux & tourmentans.

» Si un Médecin ordinaire nous faiſoit ſubir la centiéme partie de ce que » nous éprouvons au traitement, me diſoient un jour deux Dames aux Tui- » leries, nous le fuirions pour toujours, ou plutôt, il nous auroit bientôt » détruites ; mais ici la conſolation eſt à côté de la ſouffrance, & à la fin de » chaque criſe nous avons fait un pas vers la ſanté.

Ces mêmes Dames je les avois vues le jour même paſſer, dans une heure, de la plus extrême anxiété à laquelle aucun aſſiſtant ne pouvoit être de ſang-froid, au calme & à la ſérénité de perſonnes qui ſortent de la compagnie la plus agréable ; & en cela, il n'y a ni illuſion, ni ſuperſtition, ni fanatiſme : c'eſt que tels doivent être, & tels ſont les effets bienfaiſans de la Nature.

Moi-même, il m'a fallu les heureux effets de ce traitement, pour ſurmonter l'averſion que j'ai pour tout remède, & mon in-confiance à leur égard, & pour me déterminer à y conſacrer pendant un tems aſſez conſidérable, le tems le plus précieux pour un homme de Lettres, mes matinées.

Troiſiéme Phénomène : point de diète.

Le Magnétiſme animal offre un autre phénomène directement oppoſé à ce qu'exige en général la Médecine ordinaire, & cela doit être dès que les traitemens ne ſont pas ſemblables, ou qu'ils portent ſur des baſes & des principes différens : dans la Médecine ordinaire, qui eſt dénuée de ſecours aſſez prompts pour rétablir l'organiſation générale du corps, & ſur-tout le jeu de l'eſtomac & le débarraſſer de ſes engorgemens, on eſt réduit à ſuivre un ré-

gime févère, à s'abftenir d'alimens fubftantiels, à faire une diète exacte, qui loin de réparer les forces, les affoiblit de plus en plus; ce qu'on appelle vaincre l'ennemi en l'affamant.

Le contraire a lieu, exactement lieu, dans le Magnétifme animal : comme il débarraffe promptement l'intérieur de tout ce qui l'incommode, l'eftomac fe trouve toujours affez libre pour faire fes fonctions accoutumées, fans aucune gêne & aucune fâcheufe fuite; auffi en fortant du traitement crie-t-on famine : je ne pouvois manger quand je me mis entre les mains de M. *Mefmer*; dès le premier jour je mourois de faim, & trouvois que le dîner tardoit bien.

Si MM. les Médecins nous faifoient manger dans le tems où ils nous ordonnent la diète, ils nous tueroient; & fi *Mefmer* nous ordonnoit la diète au lieu de nous laiffer manger, on périroit. C'eft au Public à voir s'il préfere un traitement qui donne des forces & qui fait manger, à celui qui affoiblit & qui ôte les moyens de fe reftaurer.

Ajoutons quelques faits allégués par M. *Mefmer* lui-même.

» Une Dame, dit-il, paffa trois jours chez moi fans boire ni manger, » fourde, aveugle, muette, fans connoiffance, & en état convulfif : le pre» mier acte qu'elle fit par mon ordonnance en reprenant fes fens, fut de man» ger une bonne foupe au riz.

» Une Demoifelle paffa treize jours dans le même état que la Dame dont » je viens de parler : dans les neuf derniers jours, elle n'avoit rien avalé : au » moment où elle revint de ce terrible état, il n'y avoit rien de prêt : j'en» voyai chercher deux œufs frais & les lui fis manger avec les mouillettes.

» Un troifiéme malade m'a encore cruellement inquiété huit jours de fuite; » mais il avoit des intervalles; j'en profitois toujours pour le faire manger.

Cette Médecine nutritive, ajoute-t-il, paroît une fable aux yeux de MM. les Médecins..... Cependant, ils devroient bien réfléchir que la nutrition eft un befoin urgent de la Nature, tandis que la diète forcée eft un fyftême hors de Nature.

Quatriéme Phénomène : Influence du Magnétifme animal fur le Temperament & le Caractere.

Le caractère & le tempérament dépendent, fans contredit, du phyfique : il eft impoffible que celui dont le phyfique eft mal conftitué ou fouffrant, ne s'en reffente, & n'en faffe reffentir les funeftes influences à ceux avec qui il

il vit : c'eſt un principe généralement reconnu, quoiqu'on le perde de vue dans une infinité de cas où l'on ſe plaint de la conduite fâcheuſe & étrange d'un grand nombre d'individus, ſans penſer que s'ils ſont inſociables, coleres, emportés, mauvais ſujets, farouches, fous ou frenétiques, leur volonté n'y eſt pour rien : que ce ſont des malades dont le phyſique eſt dérangé par quelque mauvais levain, par quelque humeur viciée, par plus ou moins de bile qu'il ne faut pour leur bien-être.

Malheureuſement la Médecine n'a pû s'élever juſques-là : juſques-ici elle n'a pu faire d'un fou un ſage ; elle n'a pu guérir de l'inſociabilité ; de l'emportement, de la méchanceté ; ſon pouvoir n'a pu s'élever juſques-là : elle a pu faire diſparoître des maladies phyſiques ; jamais elle n'a pu corriger le moral, & comment y ſeroit-elle parvenue, ſon empire ne s'étendant pas ſur les nerfs, ſiége des ſenſations, & ſource des ſentimens, ou ſeul moyen par lequel l'ame puiſſe manifeſter au dehors ce qu'elle eſt, & ce dont elle s'occupe, ou dont elle eſt affectée ?

Il n'en eſt pas de même du Magnétiſme animal : n'étant autre choſe que l'uſage ou l'application de cet agent, dont s'abreuvent nos nerfs, à l'activité duquel ils obéiſſent néceſſairement, cet agent doit rétablir l'harmonie primitive qui régnoit entre l'homme & l'Univers ; harmonie par laquelle tout étoit bien, & qui devenoit pour l'homme ou pour la ſociété la ſource d'une multitude de biens précieux, de la félicité : en effet, l'homme n'eſt heureux que par ſes ſentimens : il le ſera donc toutes les fois que ces ſentimens ſeront conformes à l'état éternel & immuable des choſes, & ils auront cette perfection toutes les fois qu'on pourra conſerver ou rétablir le calme & le bien-être dans les nerfs.

On n'empêchera pas, dit-on, par-là qu'on n'éprouve des contradictions, des déſagrémens : qu'on n'ait un pere mauvais, un époux injuſte, des enfans vicieux : non ſans doute ; mais le Magnétiſme animal donnant à l'homme la plus grande énergie, l'élevant au-deſſus de lui-même, il le met à même de ſupporter avec plus de courage tous ces revers, & les fera regarder par conſéquent comme infiniment plus légers : il diminuera d'ailleurs la maſſe de ces maux, de ces miſeres morales en agiſſant également ſur les divers membres de chaque famille, de chaque ſociété, & en diminuant par conſéquent le nombre de ceux dont on auroit à ſe plaindre.

Rêves d'une belle ame, s'écriera-t-on ! Viſions extravagantes d'un cœur qui deſire, ſans faire attention à l'inſuffiſance des moyens, à l'impoſſibilité de ſes vœux ! Mais outre qu'il vaut toujours mieux des rêves conſolans que des rêves déſeſpérans ; dès que le moral eſt lié au phyſique, il eſt de toute néceſ-

ſité que le moral ſoit mieux, & ſe développe mieux avec un meilleur phyſique : tel eſt inſupportable dans les revers ou dans les maladies, qui étoit la douceur même dans la proſpérité, & qui faiſoit les délices de ſes parens & de ſes amis.

Un Monde phyſique nouveau, doit néceſſairement être accompagné d'un Monde moral nouveau : les vertus de l'ame doivent ſuivre le bien-être du corps : peut-on être mauvais lorſqu'on reſpire un air vivifiant, plein de douceur, de ſentimens agréables, dont on s'imbibe de toutes parts, dont on s'imprègne à longs traits ?

Que ces Phénomènes ne pourront être ſaiſis dans toute leur étendue, que par les Générations qui arrivent.

Mais ces heureux effets ne pourront ſe manifeſter dans tout leur éclat & dans toute l'étendue dont ils ſont ſuſceptibles, que pour notre Poſtérité : nous aurons bu l'amertume juſqu'au fond de la coupe, nous aurons dévoré l'aigre & le verjus, nous aurons ſoutenu le poids du jour, & ceux qui nous ſuivront n'auront que des roſes à cueillir, ils n'auront qu'à jouir.

Nous, nous ne pouvons eſpérer que du ſoulagement dans nos maux invétérés : nous ne cherchons qu'à rendre nos douleurs ſupportables : la Génération qui arrive n'aura qu'à ſe débarraſſer du levain de ſes Peres, qu'à maintenir ſa ſanté : & ſi quelque douleur légère lui fait craindre un avenir fâcheux, on en préviendra les effets plus facilement.

On ne vivra pas éternellement, mais on parviendra à l'âge le plus avancé qui ſoit donné aux Mortels, ſans être arrêté en chemin par des maladies imprévues, ou tourmenté ſans ceſſe par des infirmités qui ſont de la vie une mort continuelle.

L'Agriculteur pourra manger du fruit des arbres qu'il aura plantés dans ſa jeuneſſe : le Monarque pourra conduire à une heureuſe fin les projets qu'il aura formés pour le bonheur de ſes Peuples : l'Homme de Lettres ne craindra pas que la mort vienne lui arracher le fruit de ſes études, en l'arrêtant au milieu de ſes travaux, en coupant le fil de ſes jours au milieu d'un volume utile & intéreſſant dont lui ſeul a la clef. D'une plus longue expérience, d'un plus grand amas de matériaux, d'une automne plus ſoutenue, il réſultera des conſéquences plus vaſtes, des fruits plus précieux.

Jugeons-en par M. *Meſmer* lui-même. Ici je ne ſerai que Copiſte : mon propre témoignage ſeroit trop ſuſpect.

» La connoissance que j'ai de son caractère, dit un respectable Ecrivain que » j'ai déjà cité, M. le C. de C... P... a encore augmenté en moi l'estime » que je lui porte : toujours ami de l'humanité malgré l'ingratitude des hom» mes à son égard, son ame sensible ne peut se démentir : la souffrance & les » maux appellent son cœur au plaisir de les soulager, & il accorde le plus sou» vent ses secours par le seul desir de faire du bien. L'ingratitude & les noir» ceurs dont il a été la victime, ne peuvent lui paroître un motif de refuser » ses soins à ceux qui les reclament : au-dessus de toutes les persécutions per» sonnelles, il n'est véritablement affecté que de celles qui peuvent tendre à » éloigner le bien qu'il veut faire aux hommes.

A ces traits véridiques, on ne peut méconnoître l'Elève de la Nature, une personne digne qu'elle lui ait confié la découverte la plus consolante, la plus précieuse.

De l'indifférence qu'on témoigne à l'égard du Magnétisme animal.

Le Magnétisme animal produisant & ayant produit, selon nous, de pareils effets, il est bien surprenant, dira-t-on, que l'idée du Public ne soit pas encore fixée à cet égard : que tant de belles choses n'ayent pu s'attirer la confiance la plus entière, qu'elles rencontrent tant d'incrédules, & qu'on reçoive cette découverte avec tant d'indifférence ! Si elle est telle que le prétendent ses Enthousiastes, comment n'a-t'elle pas été reçue avec transport ?

Mais ces observations ou ces objections ne prouvent rien. Premierement, nous pouvons poser en fait, que cette découverte est à peine connue d'un millier des Habitans de Paris : que les Académies & les Médecins ne savent en quoi elle consistent : que les trois quarts des Gens de Lettres n'en ont jamais entendu parler, ou ont dédaigné d'y regarder : que ce sera dans vingt ans, peut-être, une nouvelle toute neuve pour un quart des Parisiens ; ensorte qu'on doit regarder l'avantage d'avoir été guéri par M. *Mesmer*, comme un bon lot sur des milliers de noirs : car tandis qu'un a le courage & le bon esprit de se confier à ce Médecin & d'être guéri, des milliers préfèrent de périr par la Médecine ordinaire.

2°. On s'imagine prouver l'étendue de son esprit, la sublimité de ses connoissances, la pénétration incomparable de son génie, en fermant les yeux à la lumiere, en niant tout, en prenant un ton décidé & tranchant sur tous les objets possibles, & sur-tout sur ceux dont on n'a aucune idée. Il semble

qu'on rougiroit de convenir que quelqu'un en ſût plus que nous, qu'il eût fait des découvertes dont nous n'avions pas même ſoupçonné la poſſibilité ; & à force de courir après l'eſprit, on laiſſe de côté le ſens commun.

3°. Souvent ceux même qui ſeroient tentés de donner quelque confiance à *Meſmer*, ſont retenus par la crainte du ridicule, cette arme ſi terrible dans Paris, mais qui ne devroit être redoutable que pour ceux qui le méritent réellement, & que doivent dédaigner ceux qui ont de leur côté raiſon & honneur.

4°. Une grandeur d'ame mal entendue en retient une multitude d'autres : plus ils voient des choſes étonnantes, plus ils croient devoir les rejetter, de peur d'être la dupe de leur imagination, & d'avoir l'air de paſſer pour des eſprits foibles, ſimples & crédules.

5°. On eſt enfin retenu par tous les mauvais contes qui ſe débitent ſur le Magnétiſme animal qu'invente la mauvaiſe foi, & que débitent les ignorans : il n'a pas guéri celui-ci ; il n'a pas guéri celui là ; il a tué ce Monſieur ; il a rendu aveugle cette Dame ; tels & telles en ont perdu l'eſprit : l'homme au Magnétiſme, eſt un homme noir, il ne ſait rien de rien : un peu d'aimant, un peu d'électricité, voilà tout ſon ſecret : qui n'en feroit autant ? N'avez-vous pas vingt Guériſſeurs par l'Electricité ? N'avez-vous pas Comus, Comus dont ſept Médecins de la Faculté viennent de ſigner les Procès-verbaux par leſquels ſes merveilles ſont démontrées ? honneur éternel à Comus dont on con- moins la méthode : voilà ceux auxquels il faut aller : mais à *Meſmer*, y penſez-vous ? Et puis à quoi bon ranimer les perſonnes qui doivent mourir ? ne leur rend-on pas plus de ſervice en les laiſſant mourir de leur belle mort, en les expédiant bien vîte, bien vîte ? c'eſt autant de pris ſur les douleurs : eſt-ce là un ſervice bien flatteur pour les héritiers ?

Faut-il donc être étonné ſi au bout de ſix ans de travaux dans Paris, M. *Meſmer* n'eſt pas plus avancé, plus connu, plus deſiré : qu'on ſoit ſurpris au contraire de ce qu'il a pu déjà faire de ſi grandes choſes, des choſes qui rameneront enfin le Public, & le réconcilieront pour jamais avec lui ? C'eſt un ſiége qu'il faut gagner de place en place, de rue en rue, de maiſon en maiſon : ainſi il en fut & il en ſera toujours de toute découverte grande & utile.

La Découverte de M. Meſmer *tient aux tems primitifs.*

Rien de nouveau ſous le Soleil, a dit un illuſtre Roi : plus nous fouillons

dans l'Antiquité, plus nous y trouvons des preuves nombreuſes & étonnantes que nos découvertes les plus précieuſes, les plus rares, ne ſont qu'un retour vers cette Antiquité ſi étonnante elle-même. Ce que nous diſons ici eſt vrai, ſur-tout des connoiſſances phyſiques. Fondées ſur la Nature toujours la même, elles durent ſe préſenter aux hommes toutes les fois qu'ils voulurent prendre la Nature pour guide : c'eſt ainſi que nous avons prouvé ailleurs que l'Electricité, ſon appareil, ſon coup foudroyant, découvertes de nos jours, avoient été connues des Anciens, qui en ſavoient même tirer un beaucoup plus grand parti que nous pour le bonheur des Nations.

Il en fut de même des influences du Magnétiſme animal, qui ſe firent ſentir certainement aux premieres Sociétés : quoiqu'elles n'en aient pas connu la cauſe, & qu'elles n'aient pu le raiſonner, elles n'en ont pas moins joui, & c'eſt à ces influences que les générations primitives durent ces jours longs & heureux ſi vantés dans l'Hiſtoire, & dont juſques ici nous ne ſavions que penſer.

En effet, la Nature étant alors dans ſon Printems, & les générations n'étant pas encore dégradées, avilies, détériorées par un ſang impur tranſmis de ſiecle en ſiecle au préjudice de l'humanité entiere, cet Agent admirable de la Nature produiſoit des effets plus aſſurés, plus conſtans, plus ſenſibles ; il avoit infiniment moins d'obſtacles à combattre.

Dé-là des effets merveilleux qui devinrent néceſſairement une ſource de vains préjugés lorſqu'on en eût oublié l'origine, & que ces effets ne furent connus que par une tradition affoiblie & dégradée.

Cet Agent devient donc actuellement une clef précieuſe au moyen de laquelle on retrouve l'origine de ces préjugés dont la cauſe étoit inconnue, & qui ne pouvoient être, comme on le croyoit mal-à-propos, l'effet de la ſimple ignorance, d'une ſotte crédulité, ou d'une vaine ſuperſtition : l'ignorance n'enfante rien, & la ſuperſtition ne crée pas, elle abuſe & corrompt.

Puiſque tous les Etres ſont liés entr'eux, que les Corps céleſtes influent ſur les terreſtres par des loix conſtantes, il n'eſt plus étonnant que les Orientaux ayent élevé ſur ces loix l'Aſtrologie Judiciaire à laquelle ils ont été ſans ceſſe attachés, & que nous n'avons abjurée en Europe que depuis moins de deux ſiecles, plutôt par mépris, par laſſitude, à cauſe des abus qui en étoient la ſuite, que par la démonſtration de ſon incertitude ou de ſon inutilité.

Puiſqu'en ſe touchant les uns les autres, puiſqu'en ſe regardant ou en

dirigeant la main, on fait éprouver de fortes ſenſations, il n'eſt pas plus étonnant que les Anciens & les Modernes ayent été perſuadés qu'un ſimple regard pût occaſionner de la douleur, ou jetter un mauvais ſort ſur la perſonne qu'on enviſageoit : c'étoit un abus du Magnétiſme animal.

Il n'eſt pas plus étonnant qu'on ſoit perſuadé que nos Rois aient l'avantage de guérir quelques maladies par leur ſimple attouchement, & qu'on l'ait perſuadé à l'Empereur Veſpaſien. C'étoit une ſuite du Magnétiſme animal dont la connoiſſance primitive étoit concentrée dans les Mages & les Hiérophantes, tout à la fois Rois & Prêtres.

Il ne ſeroit peut-être pas difficile non plus d'expliquer par la même cauſe des Phénomènes arrivés dans ce ſiecle, qu'on n'a pas oſé nier, quoiqu'on n'y ait pas cru, & que le Magnétiſme animal remettroit ſous leur vrai point de vue : mais réſumons cette Lettre qu'il eſt tems de finir.

RÉSUMÉ.

Nous ne ſaurions trop inviter les Sages & les Hommes d'Etat à donner toute l'attention dont ils peuvent être capables à la plus précieuſe des découvertes; à une découverte dont les étonnans effets arrachent à la mort ſes victimes; raniment ceux qu'elle faiſoit deſcendre dans la nuit du tombeau; prolongent & ſoutiennent les jours juſqu'au tems le plus reculé qui ſoit donné aux mortels : éloignent de nous pendant cette longue durée la langueur & les ſouffrances; conſervent ainſi aux Nations les hommes les plus intéreſſans, & empêchent qu'ils ne ſoient arrachés au bonheur des humains dans la fleur de leur jeuneſſe, ou au milieu de leurs travaux.

Découverte, en un mot, dont les effets doivent être grands & vaſtes comme elle, qui doivent régénérer l'Univers, lui donner une force nouvelle, digne de celui qui le créa, & des Etres auxquels il fut deſtiné. Heureux ceux qui ſont témoins de cette révolution ! plus heureux ceux qui naîtront à ſa ſuite !

Heureux moi-même, ſi par l'expreſſion de mes ſentimens, quelque foible qu'elle ſoit, je puis contribuer à accélérer ces événemens fortunés ! j'aurai du moins rendu hommage à la vérité, témoigné la juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré pour le Magnétiſme animal & pour l'Homme illuſtre auquel je dois mon rétabliſſement : & je vous aurai donné, MESSIEURS, des preuves de mon attachement à la vérité ; & de l'intérêt que je prends au bien de

l'humanité en général, au vôtre en particulier, & du vif desir que vous puissiez avec moi voir la fin des travaux auxquels je suis appellé par mes recherches sur ce Monde Primitif; dans lesquelles vous voulez bien me suivre : Monde auquel les influences du Magnétisme animal se faisoient sentir si vivement, tandis que leur renaissance actuelle est un merveilleux flambeau pour rendre ces recherches plus complettes & plus utiles.

Heureux encore si je puis ainsi contribuer à adoucir l'amertume qui se répand sur les jours de M. *Mesmer*, & qui devroit lui faire regretter le moment fatal où se troubla son repos par une découverte qui devoit le lui faire regarder comme l'époque de son bonheur & de sa gloire : si je puis sauver en même-tems à ma Nation, aux François doux, aimables & honnêtes, la honte d'avoir préféré, contre leurs plus chers intérêts, une personne qui ne sauroit lui être comparée ; d'être tombés dans le cas de ceux dont ils détestent avec tant de raison la conduite, & qui ont persécuté, poursuivi ou négligé des personnes illustres, jugées par une multitude aveugle & insensée nécessairement contraire aux talens qu'elle est incapable d'apprécier !

Puisse ma foible voix faire ouvrir les yeux aux grands Hommes en tout genre qui sont à la tête de la Nation, & procurer au Magnétisme animal des Défenseurs zélés dans toutes les personnes sages & honnêtes dont le nombre est encore assez grand pour que le Magnétisme animal n'eût plus rien à désirer !

J'ai l'honneur d'être respectueusement,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

COURT DE GEBELIN,
Censeur Royal; de diverses Académies, Président Honor. Perpét. du Musée de Paris.

Ce 31 *Juillet* 1783.

APPROBATION.

Lu & approuvé, à Paris, le 18 Août 1783.

RIBALLLIER.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue vieille Bouclerie.